693 OCTOBRE-DÉCEMBRE 2019

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Amazonie, clé de l'humanité

Les passeurs de la foi

Illustration de la couverture
Indien sur un canoë en bois
© Ammit / Adobe Stock

Illustrations pleine page
p. 4 : Art mural à Salvador de Bahia (Brésil)
© Philippe Lissac / Godong

p. 34 : Détail de sculpture, Amiens (France)
© Fred de Noyelle / Godong

p. 62 : Atelier de Matisse dans l'ancien hôtel Regina de Cimiez (Nice), 1953
Archives Henri Matisse, Issy-les-Moulineaux
© Succession Henri Matisse / 2019 ProLitteris, Zurich

p. 70 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture
Antoine de Saint-Exupéry, in *Citadelle*, Paris, Gallimard 1948, p. 8.
Texte choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

ÉDITORIAL
Laboratoire de la Vie par Lucienne Bittar 3

AMAZONIE

ÉGLISE
Synode, une affaire de vie par Joel Thompson sj 5

Amérindiens, catholicisme et modernité
par Véronique Lecaros 11

EXPOSITION
Le chamanisme et la pensée animiste par Céline Fossati 18

PHOTOGRAPHIE
Claudia Andujar et Aurélien Fontanet par Céline Fossati 20

POLITIQUE
La résistance des peuples autochtones
par Bernard Comoli 26

HISTOIRE
ONU, la stratégie des peuples autochtones
par Pierrette Birraux 30

MISSION

HISTOIRE
L'Église des conquistadors au Guatemala
par Bernard Gosse 35

ÉGLISE
Immersion et imitation par Matthias Rambaud 40

TÉMOIGNAGES
Une route, de multiples croisements par Lucienne Bittar 44

PORTRAIT
Jacques Loew par Claude Ducarroz 48

SOCIÉTÉ
À l'âge numérique par R.-Ferdinand Poswick osb 52

ARTS
Du vide et de l'accueil par Stephan Ch. Kessler sj 55

CINÉMA
Des films basés sur la foi par Patrick Bittar 59

CULTURE

EXPOSITION
La fabrique de l'œuvre par Geneviève Nevejan 63

LETTRES
La Suisse, symbole de Jérusalem par Stephan Lipke sj 67

LIVRES OUVERTS 71

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction
Pierre Emonet sj

Rédaction
Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction
Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements
Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs
Édition papier + web 1 an
Tarif normal: Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–
Europe: Frs 60.–
Autres pays: Frs 65.–
Abonnement de soutien: Frs 80.–
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web
www.choisir.ch

Maquette
GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression
Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion

Sur les pavés de la ville

À quoi servirait le guetteur
qui se brûle aux feux du jour tout en haut des murailles,
pendant que ses frères se perdent dans la nuit ?
À quoi servirait le guetteur qui, tout en haut des murailles,
écoute avec ravissement les paroles sortant de ma bouche,
pendant que ses frères trébuchent sur les pavés de la ville ?

C'est pourquoi, fils d'hommes, n'ayez crainte !
Ne passez pas votre temps sur les murailles.
Descendez. (…)

Vous irez au milieu de vos frères, c'est votre ministère.
Vous ne demanderez aucune puissance.
Mais vous prendrez le pouvoir d'aimer.

Fils d'hommes, on demande des guetteurs
sur la muraille et au milieu de mon peuple !

Charles Singer
(in *Prières à 12 Temps*)

Éditorial

Laboratoire de la Vie

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

Synode sur l'Amazonie, forêts en feu, politique anti-indigènes du président brésilien Jair Bolsonaro. Depuis l'été, cette région du monde enflamme les esprits, au vu de son importance écologique pour la survie de l'humanité. Forts de ce motif, d'aucuns, comme le président français Emmanuel Macron, appellent à donner à l'Amazonie un statut international - et tant pis pour les États concernés - dans la droite ligne du droit d'ingérence humanitaire régulièrement brandi. Aussi séduisante qu'elle puisse paraître face à l'urgence climatique, l'idée relève d'une nouvelle forme de colonialisme et ne fait qu'apporter de l'eau aux moulins des nationalistes.

L'appel pour la vie du pape François est d'une toute autre profondeur. C'est à une conversion, dans la droite ligne de *Laudato si'*, qu'il invite l'Église et les sociétés. Notre vision utilitariste et matérialiste du monde nous conduit dans le mur, insiste-t-il régulièrement. Il est temps d'apprendre des peuples indigènes, dont les cultures en danger, inopportunément considérées comme inférieures aux nôtres, proposent une vision de la nature holistique et recèlent des connaissances pointues sur le biotope des forêts tropicales (cf. pp. 18-19 et 26-29).

Conciliant le temps du Synode avec celui du Mois missionnaire extraordinaire, François convoque les chrétiens, notamment occidentaux, à faire preuve de moins d'arrogance spirituelle, à oublier les dogmes, pour se mettre à l'écoute des peuples autochtones qui n'ont eu de cesse, depuis la Conquista, de résister à nos modes de vie et de chercher à se faire entendre, notamment auprès des Nations Unies (avec l'aide précieuse de Genève, cf. pp. 30-33). Il s'agit, enfin, après un temps de discernement commun, de chercher des solutions d'avenir pour tous, porteuses de « bonne vie », sur les plans de la foi et de l'environnement. On est loin ici du prosélytisme qui a entaché l'histoire de la mission.

Le discours a de la peine à passer. C'est s'attaquer à de gros intérêts économiques, et surtout remettre en question notre notion du progrès. C'est, dans l'Église, faire fi des enjeux de pouvoir et du cléricalisme, pour revenir à la mission de disciple proposée par le Christ : construire une Église universelle portée par les communautés locales, avec une préférence pour les pauvres (cf. pp. 5-10 et 40-43). Les détracteurs du processus proposé par François feraient donc bien de se poser cette question : une Nouvelle peut-elle être Bonne si elle amène ses messagers à nier ce qui constitue en profondeur une personne, sa culture et sa façon de vivre la foi ? ■

AMAZONIE

Amazonie

Synode
une affaire de vie

Joel Thompson sj, Guyana
ingénieur électricien et diplômé en Sciences de l'environnement et du développement

Le Synode pan-amazonien, qui se déroule au Vatican du 6 au 27 octobre 2019, soulève beaucoup d'espoirs, d'incompréhensions et de passions au sein de l'Église. C'est normal, car il propose de trouver, avec les premiers concernés - soit les peuples indigènes de la région - de *nouveaux chemins pour l'Église et pour une écologie intégrale*. Une Église au visage amazonien.

Le jésuite Joel Thompson vit dans le Rupununi, au centre de la République coopérative du Guyana, où il accompagne et forme de jeunes adultes de seize villages. Cette région frontière avec le Brésil abrite principalement les peuples amérindiens macuxi et wapinxa.

La parution cet été de l'*Instrumentum laboris* (le document de travail préparatoire)[1] du Synode sur l'Amazonie a créé bien des espoirs dans la région, mais aussi des remous à l'intérieur de l'Église, particulièrement en Occident. Les médias se sont focalisés sur son fruit le plus juteux: la possibilité, au sein de l'Église catholique romaine, de l'accès au diaconat pour les femmes et au mariage pour les prêtres. Certains catholiques perçoivent le Synode comme une menace contre les bases mêmes du catholicisme. Dans sa critique de l'*Instrumentum laboris (IL)*, le cardinal Brandmüller soutient qu'« il constitue une attaque contre les fondations de la foi telle qu'on ne l'aurait pas crue possible jusqu'ici. Il doit donc être fermement et définitivement rejeté ».[2]

Ces craintes et ces préoccupations déplacées ratent l'essentiel et passent à côté du véritable enjeu des discussions du Synode. L'approche *radicale* demandée par l'encyclique *Laudato si'*[3] signifie littéralement aller jusqu'aux racines de la crise, ce qui implique de la profondeur dans notre manière de nous comprendre et de nous lier les uns et les autres, mais aussi dans notre rapport à l'environnement et à Dieu. Le Synode est avant tout une façon d'approfondir, de comprendre et de réaliser une écologie intégrale, dans le contexte de l'évangélisation des peuples indigènes de la région. Ce sont ces peuples qui sont les interlocuteurs privilégiés pour réussir à concevoir pleinement ce que signifie *vivre bien* (cf. *Laudato si'* §146).

La structure même de l'*Instrumentum laboris* (§5) révèle les trois niveaux de profondeur ou de conversion que nous devons atteindre: une conversion pastorale vers une Église missionnaire, qui est présentée dans l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium*;[4] une conversion écologique qui forme le cœur de *Laudato si'*; et une conversion vers la synodalité dans l'Église (écoute et accompagnement), telle qu'elle est décrite dans la constitution apostolique *Episcopalis communio*.

Les peuples indigènes

L'*Instrumentum laboris* n'est pas, contrairement à ce qu'en a dit un commentateur, un « document païen couvrant des concepts païens », mais plutôt le fruit d'un processus synodal d'écoute, de prière, de dialogue et de réflexion. Alors que l'Église cherche à devenir plus prophétique

Amazonie

Synode
une affaire de vie

et samaritaine, ce document doit lui permettre d'envisager sincèrement et en profondeur ce qui fonctionne ou ne fonctionne pas.

L'idée d'un Synode consacré à la région amazonienne n'a pas fait beaucoup de vagues quand le pape François l'a proposée, en mai et septembre 2017, lors de ses rencontres avec les évêques du Pérou et de l'Équateur. Son annonce officielle, le 15 octobre 2017, a donc été accueillie avec une certaine surprise, car c'est la première fois que le pape convoque un Synode pour une région spécifique. Elle n'aurait cependant pas dû étonner autant, le bassin amazonien étant expressément mentionné dans *Laudato si'* en tant que grand poumon de la planète et région qui nécessite une attention urgente (§38).

Le pape François conçoit les peuples indigènes comme nos meilleurs interlocuteurs dans le cheminement de l'Église vers une conversion écologique.

Laudato si' est une encyclique sociale, un appel au dialogue concernant notre Terre et la conversion écologique. Le Synode met en évidence le sérieux avec lequel le pape François a accueilli cet appel. Il conçoit les peuples indigènes comme nos meilleurs interlocuteurs dans le cheminement de l'Église vers une conversion écologique. Le processus synodal cherche à écouter et observer, pour être témoin de la crise des peuples et du biome amazoniens (le dernier grand poumon vert de notre Terre). Pour ce faire, il est à l'écoute de la sagesse des populations indigènes concernant la meilleure façon de vivre une écologie intégrale, mais aussi de ce qui freine leur évangélisation fructueuse et leur vie. Alors que le changement climatique affectera particulièrement durement les peuples indigènes, ils sont souvent oubliés dans les discussions globales.

Une chance d'écouter

L'écoute, qui sous-entend le dialogue, est l'un des thèmes majeurs du processus synodal. Le pape François a donné l'exemple lors de sa visite à Puerto Maldonado, dans l'Amazonie péruvienne, en janvier 2018. La production du document de travail est elle-même le fruit d'une écoute attentive. Le Réseau ecclésial pan-amazonien (REPAM)[5] a mené un vaste exercice de consultation (environ 64 000 personnes) dans les neuf pays de la région pan-amazonienne (Bolivie, Brésil, Colombie, Équateur, Guyane française, Guyana, Pérou, Venezuela et Suriname).

Cette consultation ne s'est pas limitée aux catholiques. Elle a également impliqué la société civile, sous la forme de nombreuses organisations indigènes, communautaires, gouvernementales ou non-gouvernementales, ou encore liées à d'autres religions et croyances. Lors de la conférence de presse du 8 juin 2018 présentant le document préparatoire de l'Assemblée spéciale du Synode des évêques pour la région pan-amazonienne, Mgr Fabio Fabene a rappelé la nature dynamique de l'Église synodale. Il s'agit d'une « Église d'écoute, consciente que l'écoute ‹est plus qu'un sentiment›. C'est une écoute mutuelle, de laquelle chacun a quelque chose à ap-

Le pape François a reçu lundi 27 mai 2019 au Vatican le chef Raoni Metukire, leader du peuple kayapo (à droite). © CIRIC/ Vatican Media/EPA/ MaxPPP

prendre. Le croyant, le collège épiscopal, l'évêque de Rome: chacun écoute les autres, et tous écoutent le Saint-Esprit. » Les évêques rassemblés à Rome en octobre peuvent donc être certains que le contenu de l'*Instrumentum laboris* n'est pas simplement le reflet des intérêts de quelques pays ou individus.

Nombre des critiques du Synode laissent transparaître un certain scepticisme à l'idée que les Amazoniens des périphéries auraient quelque chose à nous apprendre, encore moins à propos d'écologie et d'une Église missionnaire et samaritaine. Nous avons du mal, en effet, en règle générale, à écouter la périphérie, la banlieue. Nous pensons souvent qu'une personne riche peut nous en apprendre plus qu'une personne pauvre, et qu'elle mérite plus de reconnaissance (cf. Ecclésiaste 9,15). L'*Instrumentum laboris* (§109) rappelle que « la préférence pour le pauvre est le critère herméneutique permettant d'analyser les propositions qui doivent construire la société, ainsi que le critère d'une Église qui se comprend elle-même », ceci spécialement dans les Caraïbes et l'Amérique latine.

Il faut une grande ouverture, de l'humilité et de la confiance pour prêter l'oreille à ceux qui se trouvent « en bordure des périphéries ». Il s'agit bien entendu d'une attitude qui distingue l'Église de tous les pouvoirs colonisateurs, anciens ou récents, qui tendent à démoniser et à ignorer les cultures indigènes (*IL* §7). L'un des sentiments qui ressort des consultations auxquelles j'ai participé en Guyana était le suivant: « L'Église nous écoute finalement ! » Alors l'Amazonie peut-elle nous apporter quelque chose de bon ? (cf. Jean 1,46). Ce Synode nous invite à considérer la question, en faisant de l'Amazonie un interlocuteur privilégié (*IL* §2).

Un Synode sur la vie

Le document de travail est composé de trois sections. La première, intitulée *La Voix de l'Amazonie*, présente la réalité du biome amazonien et de ses peuples. La deuxième est titrée *Écologie intégrale: le cri de la terre et le cri des pauvres*. Elle expose différents problèmes sociaux, écologiques et pastoraux, ainsi que des suggestions pour y faire face. Finalement, la dernière section, *Une Église prophétique en Amazonie: enjeux et espoirs*, s'intéresse à des questions ecclésiologiques et pastorales.

Le document souligne l'importance cruciale du biome amazonien pour toute l'humanité. Nous dépendons tous de lui pour l'eau et l'oxygène, les composants essentiels de la vie. En cherchant à créer une vie meilleure, paradoxalement ou ironiquement, nous finissons par détruire la vie elle-même. La pollution qui résulte de la déforestation ou des exploitations minières non réglementées et illégales menace la qualité de l'eau comme celle de l'air. Notre richesse ne nous servira pas à grand-chose dans la maladie.

Si l'Amazonie est un biome si riche (il représente 40% des forêts tropicales mondiales), c'est grâce à la re-

Amazonie

Synode
une affaire de vie

lation symbiotique de soin et de réciprocité qui existe entre les peuples indigènes et leur environnement. Il est bien malheureux que les peuples qui ont le moins contribué au réchauffement climatique soient ceux qui risquent de pâtir le plus de ses effets. C'est ici qu'entre en scène la question de la justice climatique et intergénérationnelle.

Forêt tropicale
© Lucienne Bittar

Les Nations Unies ont évoqué la possibilité d'un scénario d'« apartheid climatique »,[6] une situation dans laquelle les pauvres seraient incapables de fuir et de s'adapter au changement climatique, tandis que les riches pourraient payer pour échapper à ses pires effets. Les populations les plus vulnérables sont bien entendu les peuples indigènes, notamment les peuples en isolement volontaire (*IL* §57), qui dépendent directement de la nature pour leur nourriture, leurs soins et leurs remèdes, leurs abris et leurs besoins culturels. Quiconque se soucie de notre maison commune devrait donc s'intéresser au Synode pour l'Amazonie, qui est un Synode sur la vie elle-même.

La vie est un thème majeur de l'*Instrumentum laboris*. Le point de départ est la plénitude de la vie offerte par Jésus (Jean 10,10). À partir de là, le document constate que la diversité et l'abondance de la vie, dans toutes ses dimensions, sont menacées en Amazonie. La pensée sociale de l'Église insiste sur la connexion entre l'évangélisation et la vie quotidienne des peuples auxquels la doctrine est transmise et au sein desquels elle est vécue. Les deux chemins explorés par le Synode (*L'Église et sa mission*, ainsi que *l'écologie intégrale*) convergent autour de la vie.

De multiples menaces

Quelle est la menace qui pèse sur la vie sur Terre ? Cette question apparemment simple demande une réflexion importante et profonde. *Laudato si'* reconnaît l'œuvre nocive

du « paradigme technocrate », qui conçoit nos relations avec autrui, avec la Terre et même avec Dieu sur un plan instrumental. L'utilité devient la valeur suprême, et on ne reconnaît plus de dignité intrinsèque à la personne, ni de valeur intrinsèque à la création. Lorsque nous parlons d'écologie, nous ne devons jamais oublier que, pour le chrétien, la nature est la création. Elle est bonne et sacrée, et même sacrément bonne (cf. Genèse 1,13).

Les communautés indigènes conçoivent une vie bonne, comme une vie menée en harmonie avec soi-même, autrui, la nature et Dieu.

Nombreuses sont les menaces auxquelles les communautés indigènes doivent faire face (*IL* §15) : la criminalisation et l'assassinat des chefs et meneurs qui défendent le territoire ; l'appropriation et la privatisation des ressources naturelles, comme l'eau elle-même ; les exploitations forestières, qu'elles soient légales ou non ; la chasse et la pêche prédatrices, surtout dans les rivières ; les projets de grande envergure, comme les concessions hydroélectriques et forestières, la déforestation pour la production de monocultures, la construction de routes et de voies ferrées, ou les projets miniers et pétroliers ; la pollution due à l'industrie extractive, qui cause des problèmes de santé, surtout chez les enfants et les jeunes ; le trafic de drogue et les problèmes sociaux résultant de toutes ces menaces, tels que l'alcoolisme, la violence contre les femmes, la prostitution, la traite des personnes, la perte de culture et d'identité (langage, pratiques spirituelles et coutumes), et tous les visages de la pauvreté à laquelle sont condamnés les peuples de l'Amazonie.

Les communautés indigènes conçoivent une vie bonne, comme une vie menée en harmonie avec soi-même, autrui, la nature et Dieu (*IL* §12). Leur vision du monde ne laisse pas de place à une conception manipulatrice des relations, elle privilégie la qualité plutôt que la quantité. Voilà pourquoi les populations indigènes rejettent généralement les initiatives d'extraction sur leur territoire. Ce n'est pas seulement que ces peuples ignorent les richesses que ces initiatives pourraient leur apporter, ni même qu'ils s'inquiètent du potentiel destructif de ces industries. Plus profondément, il s'agit d'une trahison de leur être même, de leurs valeurs et de la manière dont ils se conçoivent.

Dans sa deuxième section, dans l'esprit de l'écologie intégrale, l'*Instrumentum laboris* explore la façon dont ces dangers affectent, dans leurs liaisons multiples, les populations, l'environnement et l'accueil de la doctrine. Un domaine particulièrement inquiétant concerne la migration, qui a contribué à la déstabilisation sociale des communautés de l'Amazonie. L'Église propose d'adopter une approche transnationale coordonnée pour faire face à ce problème.

La dernière section du document de travail examine sérieusement la question d'une Église au visage amazonien, samaritain et missionnaire. À quoi ressemblerait-elle ? Les communautés souhaitent une Église présente plutôt qu'une Église en visite. Un « ministère pastoral du visiteur » doit donc céder la place à un « ministère pastoral de la présence » (*IL* §128). C'est là l'un des points fondamentaux.

Le visage amazonien est aussi celui d'une Église qui choisit clairement les pauvres (et avec eux !) et le soin

Amazonie

Synode
une affaire de vie

de la création (*IL* §109). Il montre que les nouveaux chemins du ministère pastoral en Amazonie demandent une relance, à la fois fidèle et audacieuse, de la mission de l'Église dans le territoire et un approfondissement du processus d'inculturation et d'interculturalité. L'un des refrains qui ont rythmé la consultation du Synode en Guyana a été la nécessité de prêtres locaux indigènes, qui parlent la langue et connaissent la culture des populations dont ils ont la charge. Le besoin de missionnaires ouverts à la langue locale et à la nature multidimensionnelle de leur culture a également été réaffirmé.

Des propositions courageuses

Parmi les propositions prophétiques et courageuses du document de travail, l'une d'elles (*IL* §129) est particulièrement sujette à discorde. « Tout en proclamant que le célibat est un don pour l'Église, il est demandé qu'il soit possible, dans les régions les plus isolées du territoire, d'ordonner des personnes plus âgées, préférablement indigènes, respectées et acceptées par leur communauté, même si elles ont une famille, afin d'assurer la disponibilité des sacrements qui accompagnent et nourrissent la vie chrétienne. »

Il faut ici souligner deux points importants, sur lesquels le document passe peut-être un peu vite. Le premier est que cette suggestion provient des communautés locales elles-mêmes et qu'elle rappelle les premiers temps de l'Église, quand celle-ci répondait aux besoins du peuple en créant les ministères appropriés (Actes 6,1-7 ; 1 Tim 3,1-13). Le deuxième est que cette suggestion ne vaut que pour les régions *les plus isolées*, afin qu'elles aient accès aux sacrements. Ce n'est pas le lieu adéquat pour débattre du célibat des prêtres. Ce que cherche à faire le processus synodal, c'est plutôt de discerner la direction que l'Esprit indique de prendre, en ce moment, à cet endroit et en ces circonstances particulières.

Quel est le rapport entre écologie, économie, politique et la mission de l'Église, demande le cardinal Brandmüller dans sa critique du document de travail? La réponse est simple : il s'agit d'une question de vie pour ceux qui dans la région font face à une culture de mort, et pour ceux qui appellent de leurs vœux la vie épanouie promise par la doctrine de l'Église. Il s'agit de déceler les chemins à suivre pour cette partie de l'Église. Puisse ce discernement permettre à l'Église d'être solidaire avec les peuples de l'Amazonie, au moment où nous cherchons tous à réaliser une écologie intégrale. ■

(traduction Amanda Spierings)

1 Texte intégral publié le 17 juin 2019, disponible sur www.sinodoamazonico.va.

2 http://www.kath.net/news/68373

3 **Pape François**, Lettre encyclique *Laudato si'* sur la sauvegarde de la maison commune, Rome, 24 mai 2015.

4 **Pape François**, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium,* Rome, 24 novembre 2013.

5 En 2014, la Conférence des évêques d'Amérique latine a créé un réseau ecclésial transnational nommé REPAM (Réseau ecclésial pan-amazonien) afin d'identifier et d'explorer les défis communs (sociaux, environnementaux et spirituels) auxquels les peuples amazoniens doivent faire face.

6 **Philip Alston**, *Climate change and poverty. Report of the Special Rapporteur on extreme poverty and human rights*, 25 juin 2019.

Amazonie

Amérindiens, catholicisme et modernité

Véronique Lecaros, Lima
théologienne, correspondante pour *choisir*

ÉGLISE

La Compagnie de Jésus est réputée pour sa capacité à annoncer l'Évangile dans le respect d'une culture donnée. Il n'est donc guère étonnant de voir certains de ses membres s'impliquer énergiquement dans le Synode sur l'Amazonie.[1] Au Pérou, Véronique Lecaros a rencontré le cardinal Pedro Barreto sj, président délégué du Synode sur l'Amazonie, et Mgr Alfredo Vizcarra sj, président du Centre amazonien d'anthropologie et d'application pratique, qui participera aussi au Synode.

Spécialiste des mouvements évangéliques en Amérique latine, Véronique Lecaros est chercheuse à l'Université pontificale catholique du Pérou (PUCP).

Mgr Pedro Barreto, archevêque de Huancayo, est le vice-président et l'un des fondateurs de la REPAM (Red Eclesial Panamazonica). Chargé de la commission Justice et Solidarité au CELAM (Conférence des évêques latino-américains), il s'est inspiré d'un réseau qui existait en Équateur et qui coordonnait avec succès les actions des ecclésiastiques, des laïcs engagés et des peuples originaires, dans un effort conjoint de protection de la région. La REPAM a ainsi été créée en septembre 2014 (avec l'appui du Dicastère pour le service du développement humain intégral du Vatican) pour articuler les initiatives de l'Église dans les différents pays pan-amazoniens. Sa mission, comme l'a exprimé le Secrétaire d'État Pietro Parolin lors de son inauguration, est d'« atteindre les périphéries existentielles humaines, en permettant que le ferment chrétien féconde et fasse progresser les cultures vivantes de l'Amazonie et leurs valeurs ». L'expérience pastorale de la REPAM a joué un rôle essentiel dans la formulation des objectifs et la préparation du Synode.

Mgr Alfredo Vizcarra, pour sa part, est depuis août 2014 le vicaire apostolique de Jaén, un territoire qui s'étend au centre du pays sur 32 000 km² et compte 500 000 habitants. Il couvre notamment la région amazonienne du Pérou et ses 300 communautés. Le jésuite a vécu auparavant vingt ans au Tchad.

Véronique Lecaros : L'Église est universelle, mais aussi locale et particulière. Or c'est la première fois que le Saint-Siège organise un Synode sur une région du monde, en l'occurrence l'Amazonie. Comment interpréter cette nouveauté ?

Mgr Pedro Barreto : « Il faut envisager ce Synode dans une perspective ecclésiale ample, dans le processus qui s'est ouvert avec le concile Vatican II, inspiré par l'Esprit saint. Le Concile représente un changement de paradigme pour l'Église, organisée autour d'un principe d'unité, le Saint-Père.[2] Depuis le début de son pontificat, le pape François aborde et s'implique dans les défis contemporains de l'Église et plus largement de l'humanité. Sa première visite hors de Rome, par exemple, a eu lieu à Lampedusa, où il a rejoint les migrants parqués aux portes de l'Europe. La logique pastorale du pape est claire et cohérente. Il s'agit d'aller aux périphéries, de proposer une ‹écologie intégrale›, là où do-

Amazonie

Amérindiens, catholicisme et modernité

mine ‹la dégradation humaine, sociale et écologique›, selon ses propres termes.[3]

» L'Amazonie est précisément un de ces lieux menacés et par ailleurs significatifs pour l'humanité. Dans le *Document final* de la réunion des évêques latino-américains et des Caraïbes à Aparecida (2007), dont le rédacteur était le pape François, alors cardinal Bergoglio, on peut lire : ‹Créer une prise de conscience dans les Amériques sur l'importance de l'Amazonie pour toute l'humanité. Établir, entre les Églises locales des divers pays sud-américains qui sont dans le bassin de l'Amazonie, une pastorale d'ensemble avec des priorités différenciées pour créer un modèle de développement qui privilégie les pauvres et serve le bien commun.› (§ 475)

» La région amazonienne, en effet, produit 20% de l'oxygène du monde, concentre 20% de l'eau douce non congelée de la planète, 34% de ses forêts primaires et 30 à 40% de sa faune et de sa flore. Or 20% de l'Amazonie a déjà été déboisée, sans parler de la contamination des eaux et des terres à cause de leur exploitation irresponsable et d'accidents très destructeurs, entre autres des fuites de pétrole. N'oublions pas non plus les dégâts directs et indirects que cause la corruption. Ces quelques chiffres donnent la mesure de l'importance de la région pour toute l'humanité et de la gravité de la situation dans un contexte de perturbation écologique globale. »

Mgr Alfredo Vizcarra : « Sur un plan formel, je voudrais rappeler qu'il y a trois classes d'assemblée du Synode des évêques :[4] l'assemblée générale ordinaire, lorsque les sujets concernent le bien de l'Église universelle, l'assemblée générale extraordinaire, lorsque les matières à traiter dans le cadre de l'Église universelle exigent une réflexion urgente, et l'assemblée spéciale, lorsque les matières concernent principalement une ou plusieurs aires géographiques déterminées. Cependant, du fait de la dimension collégiale du ministère épiscopal, toute assemblée œuvre à la communion de l'Église en matière de foi et de morale. Par conséquent, même si le sujet traite principalement d'une région, il concerne toute l'Église.

» Je voudrais aussi signaler que dans les années 90, l'Église africaine a déjà eu son Synode spécial, d'où a surgi la catégorie *Église famille de Dieu*, une manière particulière de se comprendre comme Église à partir de la donnée culturelle africaine, et reconnue comme valable pour l'Église universelle.

» Dans le cas de l'Amazonie, on est face à une Église missionnaire par sa relation avec des peuples ayant une cosmovision et une tradition religieuse autres que chrétiennes. L'Église doit trouver de nouvelles voies dans le service de ces peuples. Il est aussi important qu'elle s'exprime sur la manière dont l'Amazonie est spoliée, ce qui met en péril l'extraordinaire biodiversité de la région ainsi que ses peuples qui vivent dans une merveilleuse harmonie avec la forêt, et donc tout son écosystème.

» Partageant des situations similaires, quelques représentants des Églises du Congo et de régions d'Asie, où les forêts tropicales et les peuples sont menacés, sont invités au Synode sur l'Amazonie. À l'instar de la REPAM, un Réseau ecclésial du

Zone de déforestation illégale dans la forêt amazonienne brésilienne
© Tarcisio Schnaider / Adobe Stock

bassin du Congo (REBAC) est en train de se constituer pour mieux faire face aux conflits environnementaux et sociaux de la région. »

P. B. : « Ces similarités entre ces régions si importantes pour l'humanité sont d'ailleurs soulignées dans *Laudato si'* : ‹Mentionnons ces poumons de la planète pleins de biodiversité que sont l'Amazonie et le bassin du fleuve Congo, ou bien les grandes surfaces aquifères et les glaciers. On n'ignore pas l'importance de ces lieux pour toute la planète et pour l'avenir de l'humanité.› (§38). Le Synode est une occasion précieuse de prolonger et d'approfondir la proposition du pape d'aller vers une écologie intégrale qui prenne en compte l'être humain. »

Mgr Vizcarra, vous êtes évêque dans une région où abondent les richesses minières, ce qui provoque de nombreux conflits entre les communautés et les grandes entreprises ou les communautés et les contrebandiers. Les cas de pollution, notamment des cours d'eau, sont fréquents et dramatiques. Dans quelle mesure l'Église (et en particulier le vicariat de Jaén) peut-elle contribuer à la promotion de cette écologie intégrale ? Qu'attendez-vous du Synode ?

A. V. : « Effectivement, le territoire du vicariat connaît différents problèmes liés aux activités d'extraction de pétrole, d'or ou de bois par des compagnies légales et illégales. Elles ne contaminent pas seulement les fleuves et les terres, mais aussi l'âme de certains membres des communautés indigènes, provoquant ainsi la division des peuples par la corruption. En outre, l'argent facile que ce genre d'activités peut générer fait rêver les jeunes, qui sont attirés par le monde moderne et souhaitent quitter leurs villages. Mais leur exode vers la ville est toujours source de souffrances considérables, à cause du dépaysement qu'ils doivent affronter et de la perte de leurs repères culturels.

» Si l'Église veut préserver sa capacité à l'inculturation, idée qui est au cœur du Synode, elle doit considérer ces profonds changements. Nous devons nous interroger sur ce qui reste des cultures ancestrales amazoniennes dans l'esprit des jeunes et encourager un double dialogue. Tout d'abord, entre les aînés et les jeunes, pour permettre la sauvegarde de ces cultures, mais aussi pour que les communautés puissent définir de nouvelles structures sociales qui préservent les traditions sans bloquer leur inévitable évolution. Puis un dialogue avec le monde contemporain, en particulier avec les jeunes, pour les aider à s'ouvrir aux différents savoirs modernes, sans perdre le savoir-être et le savoir-faire des anciens.

» L'Église joue un rôle de premier plan dans ce processus étant donné la vision holistique de la réalité dont elle porteuse et qu'elle est appelée à transmettre, notamment via l'éducation. Il y a là une certaine convergence entre la cosmovision des peu-

Amazonie

Amérindiens, catholicisme et modernité

ples originaires de l'Amazonie et celle de l'Église. En effet, dans la spiritualité des Indiens, l'existence est comprise principalement comme une relation, relation avec tous les êtres vivants et relation de ceux-ci avec la divinité, source de la vie. Voilà ce qui garantit l'harmonie. »

Le pape François a aussi déclaré octobre 2019 Mois missionnaire extraordinaire. Que penser de cette concordance de date sachant que l'interculturalité est essentielle dans le contexte missionnaire ? En Europe, nous parlons beaucoup de l'acculturation qui affecte les peuples originaires. En quel sens l'interculturalité permet de dépasser le défi de l'acculturation ?

P. B. : « Ces questions en effet sont liées. Depuis Vatican II, l'Église a changé l'axe de son regard, ce qui se traduit par une attitude plus pastorale, à la manière de Jésus. Le Mois missionnaire extraordinaire doit se comprendre en relation avec l'exhortation *Evangelii Gaudium*,[5] où le pape, présentant l'objectif de son pontificat, parle d'une ‹nouvelle étape d'évangélisation› (§1), marquée par la joie qu'apporte Jésus.[6] En effet, le pape nous invite à être une Église en mouvement, au service des oubliés pour leur faire partager cette joie. Mais en Amazonie, assurer cette mission est difficile : 33 millions de personnes vivent là, dont 2,8 millions d'indigènes qui appartiennent à 390 peuples ; 137 de ces peuples sont isolés ou non contactés ; et on y parle 240 langues, de 49 familles linguistiques.

» L'Église a toujours été très présente dans la défense de ces populations. Combien de martyrs compte l'Église dans cette région… Mais pour mieux comprendre ce que l'attitude du pape François vis-à-vis des populations amazoniennes a d'exceptionnel, je voudrais citer les paroles qu'il prononça en janvier 2018 à Puerto Maldonado, lorsqu'il annonça le Synode : ‹Permettez-moi de dire une fois de plus, béni soit notre Seigneur pour l'œuvre merveilleuse de tes peuples amazoniens et pour toute la biodiversité qu'enserrent ces terres ! J'ai voulu venir vous rendre visite et vous écouter pour être ensemble unis dans le cœur de l'Église, pour nous unir à vos efforts et, avec vous, réaffirmer une option sincère de défense de la vie, défense de la terre et défense des cultures.›

» François ne prétend pas forcer quoi que ce soit, il est à l'écoute, il respecte ces populations. Nous sommes bien loin des conversions massives imposées autrefois sous prétexte de sauver les âmes des Indiens et d'éviter qu'ils passent leur éternité dans les limbes, ce lieu semi-infernal maintenant disparu de la géographie surnaturelle. L'interculturalité se base précisément sur la capacité de dialoguer, de cheminer ensemble. Il s'agit de comprendre, d'apprendre aussi et de soutenir. Ces peuples à la sagesse millénaire, comme l'a souligné le pape, peuvent nous aider à établir les bases de l'écologie intégrale. »

Sur le territoire du vicariat de Jaén habitent les Awajuns, un peuple amazonien, vulnérable comme tous les autres. Comment développez-vous la mission auprès d'eux ?

A. V. : « Le dialogue avec la modernité, que j'ai évoqué précédemment, est précisément de l'interculturalité. Il s'agit d'aider ces peuples

à renforcer ce dialogue, qui reste pour l'instant véhiculé par des projets gouvernementaux en matière d'éducation, de santé et de production, des projets fréquemment conçus dans une perspective de libre marché. Notre vicariat a choisi pour sa part de se concentrer sur l'éducation. Nous sommes, par exemple, en train de mettre en œuvre un programme d'éducation interculturelle bilingue (EIB) dans cinq établissements secondaires de la région. Ce projet intègrera la formation d'enseignants originaires, afin d'assurer la continuité du programme. Et il y a l'Institut d'éducation technique, qui offre aux jeunes une préparation à de nouvelles alternatives de production sur leur territoire. Le vicariat est aussi impliqué dans des projets de reforestation conçus dans un cadre d'écologie intégrale. En effet, il ne sert à rien de planter des arbres si les populations ne pensent qu'à un profit rapide avec des commerçants semi-légaux ou illégaux. »

L'Église accuse dans cette région un manque de prêtres, ce qui implique l'impossibilité de maintenir une pratique sacramentelle régulière. Les évangéliques profitent de cette absence et des carences de l'institution catholique pour s'imposer. L'Amazonie représente en effet la région latino-américaine où ils ont le plus de succès. Dans certaines zones, ils sont mêmes majoritaires. Pour pallier à cette situation, l'*Instrumentum laboris* - le document de travail préparatoire du Synode - envisage l'ordination de *viri probati* et la possibilité de confier des ministères à des femmes respectées dans leurs communautés. Que pensez-vous de telles possibilités ?

P. B. : « Avant tout, il faut souligner qu'il y a toujours eu un manque de prêtres dans l'Église. Le christianisme a débuté comme une utopie, avec un groupe très réduit de personnes rassemblées autour du Christ. Cela dit, l'absence de clercs et de religieux(ses) est un problème énorme en Amazonie. Dans certaines communautés, il n'y a pas de célébrations eucharistiques pendant des années. Or, comme l'ont noté les papes François et Benoît XVI, le catholicisme a un fondement sacramentel : la communauté se forme autour de la célébration eucharistique. L'Église doit donc se mettre au service de ces communautés et faire ce qu'il faut pour leur offrir la grâce de la célébration eucharistique. Je tiens à rappeler toutefois qu'un Synode ne prend aucune décision. C'est un espace de dialogue, de suggestions. Son rôle est de proposer au pape différentes alternatives, pour affronter les défis de l'Église et de l'humanité. »

Depuis plusieurs décennies, les jésuites en charge du vicariat de Jaén ont formé des catéchistes (hommes et femmes), de manière à susciter une « pastorale de la présence » et non de la « visite », selon les termes du document de travail préparatoire. Comment fonctionne cette institution ? Dans quelle mesure pourrait-elle inspirer la formation de « nouveaux ministères répondant aux besoins des peuples amazoniens », toujours selon les termes de l'*Instrumentum laboris* ?

A. V. : « Les catéchistes (*etzerin* en wampis et *etzjin* en awajun) sont effectivement ceux qui assurent la permanence dans les communautés. Il faut savoir qu'on ne peut se rendre dans la plupart des communautés qu'avec des petits hors-bords, que le voyage dure quatre à six heures et coûte très cher. Certains catéchistes néanmoins ont formé une équipe itinérante et visitent d'autres villages. Tous participent à des rencontres de formation annuelles, et certains suivent des retraites inspirées des *Exercices spirituels* igna-

Amazonie

Amérindiens, catholicisme et modernité

ciens, adaptés à leur manière de concevoir l'existence. Mais malgré leur présence dans la région depuis plusieurs années, il n'y a pas encore de communautés catholiques vraiment consolidées, sauf peut-être deux ou trois exceptions. En plus, le nombre de catéchistes est en diminution, il n'y a pas suffisamment de renouvellement. Et ils doivent faire face à de nouveaux défis très déstabilisants, comme l'évolution de la sorcellerie. À cause des transformations des communautés indigènes dues aux contacts avec le monde moderne, cette pratique ancienne s'est dénaturalisée. Elle est devenue un véritable poison dans les relations entre villageois que l'esprit de vengeance transforme parfois en irréconciliables ennemis.

» Quoiqu'il en soit, je considère que les nouveaux ministères dont parle l'*Instrumentum laboris* devraient surgir d'un processus communautaire, en rapport avec la manière propre de ces peuples de s'organiser. Ainsi ceux qui seraient choisis pour ce ministère seraient proposés par la communauté elle-même. » ■

1 Parmi eux le nouveau cardinal Michael Czerny sj, sous-secrétaire du Dicastère pour le développement humain intégral et Secrétaire spécial du Synode pour l'Amazonie.

2 **Paul VI**, Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen gentium,* Rome, 21 novembre 1964, § 23.

3 **Pape François**, Lettre encyclique *Laudato si'* sur la sauvegarde de la maison commune, Rome, 24 mai 2015.

4 Cf. **Pape François**, Constitution apostolique *Episcopalis Communio* sur le synode des évêques, Rome, 15 septembre 2018, art. 1, §2.

5 **Pape François**, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium,* Rome, 24 novembre 2013.

6 La félicité en Christ, dans laquelle saint Paul demandait à ses disciples de se maintenir, a été occultée pendant des siècles en Amérique latine où prédominent des images de Christ souffrant et de Mater Dolorosa. En ce sens, l'impulsion du pape François représente une véritable révolution.

Église dans le bidonville partiellement flottant du quartier de Belé, à Iquitos (Pérou).
© Matyas Rehak / Adobe Stock

**« Les animaux, les plantes, les rivières sont en danger.
Les maltraiter, c'est ne pas réfléchir correctement.
Sans forêt, il n'y aura plus d'ombre, les vents vont se lever,
la terre s'assécher, il y aura de grands feux
mais plus d'eau ni de nourriture.
Chez nous, les invasions ont commencé,
les bûcherons et les chercheurs d'or ne respectent pas la réserve.
Les lois menacent de changer, l'État pourra alors
construire des routes et des barrages sans nous consulter.
Nous n'avons pas les moyens de protéger cette immense forêt
dont nous sommes les gardiens pour vous tous. »**

Raoni Metuktire, chef kayapo (1989)

**« Mon peuple est l'un de ceux qui tentent de survivre au Brésil.
Ce que nous observons, c'est que la société non indigène
n'a pas vu à quel point la forêt est importante. (…)
Chacun pense individuellement, mais en revanche
la planète est pour tout le monde.
Si la planète est pour tous,
chacun doit faire sa part comme il se doit. (…)
Nous ne disons pas que la forêt est intouchable,
mais il faut l'utiliser avec responsabilité,
avec des stratégies, des visions à moyen et long termes. »**

Almir Narayamoga, chef surui (2015, pour NiceFuture)

Amazonie

Le chamanisme et la pensée animiste

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

EXPOSITION

Créée par le Musée d'ethnographie de Genève (MEG) en 2016, l'exposition *Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt* se retrouve sur le devant de la scène depuis l'été au Musée d'histoire de Nantes. Elle témoigne, au travers d'objets d'une trentaine d'ethnies, de photos et de vidéos, de l'histoire et du devenir des peuples autochtones.

De mai 2016 à janvier 2017, le MEG dévoilait pour la première fois une partie de l'une des plus importantes collections ethnographiques européennes dédiée aux Indiens d'Amazonie (près de 5000 pièces), des objets provenant de neuf pays du bassin amazonien. Un univers à l'image de la faune et de la flore du « poumon de la planète », chatoyant et intriguant, mélange de respect et de fusion entre l'homme et la nature. Parures de plumes, sarbacanes, arcs et flèches enduites de curare, nécessaires pour la prise d'hallucinogènes utilisés par les chamanes (…) plongent celui qui les contemple dans une atmosphère mystique déroutante et fascinante.

Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt, une exposition créée par le MEG et avec ses collections, à voir jusqu'au 19 janvier 2020 au Musée d'histoire de Nantes.

Ces objets questionnent sur la place du chamanisme et de l'univers de la forêt. Mais ce ne serait que contes et légendes d'un autre temps si ces témoins d'une spiritualité complexe, apparentée à l'animisme, n'étaient accompagnés de photographies, de vidéos d'archives et de témoignages contemporains qui viennent apporter un relief éthique et humaniste au récit. « Cette exposition souligne combien l'histoire des Indiens d'Amazonie a été une histoire de lutte et de résilience ; combien ces sociétés ont fait montre d'une capacité d'adaptation dans laquelle tant le chamanisme que la mythologie ont joué un rôle essentiel », note le directeur du MEG, concepteur de l'exposition, Boris Wastiau.

Spiritualité intégrale

L'univers chamanique est un monde dans lequel, ontologiquement, tous les êtres sont équivalents. L'esprit qui les anime est le même, qu'il soit rivière, faucon, humain ou orchidée. Seule leur enveloppe diffère. « La spiritualité chamanique n'a aucune visée anthropocentrique », rappelle Boris Wastiau. « Un humain n'est humain que parce qu'il en a l'apparence, mais il ne diffère pas des autres êtres. Autrement dit, tous les êtres se valent. »

La mythologie de tous les peuples amazoniens raconte que dans des temps immémoriaux, les êtres avaient la capacité de changer d'apparence et de devenir tantôt animal, tantôt végétal, tantôt humain, et qu'ils pouvaient communiquer entre eux indépendamment de leur espèce. « À un certain moment, ces êtres se sont retrouvés enfermés dans un corps et dans un langage propres, perdant ainsi leurs capacités de métamorphose. Seul le chamane les a gardées, devenant l'intermédiaire entre les espèces. »

Comment comprendre que des peuples, disséminés aux quatre coins de l'Amazonie sur une superficie de 5,5 millions de km², partagent la même spiritualité ? « On part de l'a priori que les Indiens d'Amazonie sont constitués en petites entités de population éparpillées qui ne se connaissent pas », s'amuse Boris Wastiau. « C'est oublier que l'atomisation sociale et les faibles densités de population sont la conséquence de la colonisation. Ce que l'archéologie nous apprend, c'est que la forêt était beaucoup plus densément peuplée qu'on ne l'a jamais imaginé. Elle abritait de vraies zones urbaines, avec des villes de plus de 10 000 habitants, des ouvrages très importants, des digues, des routes de plusieurs dizaines de mètres de large, avec un mode d'exploitation du territoire essentiellement basé sur l'agriculture. Ce sont les Amérindiens qui, les premiers, ont cultivé et diversifié la moitié des végétaux que l'on consomme encore de nos jours (patates, maïs, tomates, haricots, bananes, etc.) ou encore le tabac, qui a fait la fortune des Occidentaux durant plusieurs siècles. Sans oublier la culture de la canne à sucre qui a lancé et fait tourner le commerce triangulaire, engendré l'esclavagisme et la colonisation, puis la déforestation. »

Un choix relatif

Si elles sont si inspirantes, que peut-on attendre des pratiques chamaniques et peut-on « se convertir » à cette spiritualité ? « Cette question ne fait pas sens. Anthropologiquement, jamais vous ne pourrez acquérir les codes culturels qui vous en donneront l'accès. Vous pourrez certes participer à certaines pratiques et boire des substances engendrant des visions, mais cette expérience spirituelle n'aura aucune commune mesure avec celle des autochtones. »

Plus intéressant que de savoir s'il est possible d'endosser une spiritualité amérindienne, l'exposition démontre le pouvoir de résilience des populations amazoniennes et leur importance dans l'histoire humaine globale. Ces gens ont durant plusieurs millénaires cultivé un écosystème, contribué à son développement et à sa biodiversité. On leur doit des découvertes agricoles et pharmaceutiques majeures. Notamment les curarisants de synthèse aux propriétés myorelaxantes, utilisés en anesthésie moderne, fruits de recherches menées sur le curare dont les Indiens enduisaient leurs flèches.

Face aux questions écologiques actuelles, on peut aussi se demander si les Amérindiens n'auraient pas à nous offrir des modèles en matière de développement durable et de cohabitation de sociétés. Ces populations ont su vivre en harmonie en évitant les dérives impérialistes. Leur exploitation des écosystèmes est un modèle du genre. Et puis ce sont de sacrés communicants : « Les chamanes ont interpellé les Européens dès le XVI^e^ siècle sur le respect de leurs conditions de vie. Des missionnaires comme le dominicain Bartolomé de Las Casas ont plaidé la cause des peuples autochtones face aux colons. Les Indiens d'Amazonie n'ont eu de cesse d'envoyer des délégués et des ambassadeurs depuis le début de l'histoire de la colonisation jusqu'à nos jours pour faire valoir leurs droits, demandant qu'on les soutienne et qu'on les aide à préserver l'environnement dans lequel ils vivent. En tant que société civile, nous avons le devoir de les entendre et de comprendre l'impact de notre économie et de notre système de consommation sur leur survie et celle de notre planète. » ■

Amazonie

Regards d'ici et au-delà
Claudia Andujar et Aurélien Fontanet

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

PHOTOGRAPHIE

Parmi les images contemporaines des peuples autochtones exposées à Nantes, propriété du MEG (voir l'article précédent), celles de deux photographes d'origine suisse offrent un regard atypique et militant sur l'Amazonie (notre portfolio).

D'un côté, il y a les photomontages oniriques et envoûtants de Claudia Andujar (1931) qui côtoie les Yanomami du Brésil depuis 50 ans; de l'autre, les reportages d'une force et d'une pudeur rare d'Aurélien Fontanet (1982), qui dépeint une vie autochtone contemporaine oscillant tant bien que mal entre traditions et modernité. Un demi-siècle les sépare, la même envie de témoigner de l'absurdité et de lutter contre l'ethnocide dont les Indiens d'Amazonie sont victimes les réunit.

Claudia Andujar propose une évocation du chamanisme, une vision des transes qui mènent les initiés sur les chemins de leur « paradis perdu », à l'écoute de la forêt et de ceux qui la peuple. Aurélien Fontanet dispose de ses objectifs pour militer sur les pas de l'ethnologue René Fuerst (1933) et aux côtés du cinéaste Daniel Schweizer[1] (1959) sur les lieux de ses tournages. Ensemble, ces trois hommes, issus de trois générations, ont fondé Amazonian Memory,[2] une association dont le but est de porter les revendications des Indiens hors de leurs frontières, en utilisant notamment les arts visuels.

Claudia Andujar

La photographe helvético-brésilienne a vécu une vingtaine d'années avec le peuple des Yanomami du Brésil, dont elle a traduit les traditions et les transes chamaniques en photographies. Ces dernières sont conservées par de nombreux musées à travers le monde, dont le Musée d'ethnographie de Genève.

Claudia Andujar rencontre les Indiens Yanomami au début des années 1970, alors qu'elle est envoyée par le magazine *Realidade* sur le front pionnier pour réaliser un reportage autour de la construction, par le gouvernement militaire brésilien, de la route transamazonienne. Son mandat est alors de photographier l'avancée des travaux, son rédacteur en chef lui ayant spécifié: « Ne te fatigue pas à photographier les Indiens, ces images-là, on ne les publiera pas. » Le chantier ouvre pourtant la région à la déforestation, à de vastes projets de colonisation agricole, et provoque la destruction de communautés entières en favorisant la propagation d'épidémies. Refusant de cautionner ce « génocide », la reporter n'aura de cesse de militer et témoigner par un travail photographique approfondi. Elle jouera - et joue encore - un rôle essentiel dans la défense des droits des Indiens et de la forêt qu'ils habitent.

Expositions autour de Claudia Andujar

Du 12 décembre 2019 au 10 mai 2020, la Fondation Cartier pour l'art contemporain de Paris propose la plus vaste exposition jamais consacrée à l'œuvre de la photographe.

À partir de juin 2020, au Fotomuseum Winterthur, *Claudia Andujar. La lutte Yanomami.*

« Je suis liée aux Indiens, à la terre, à la lutte première. Tout cela me touche profondément. Tout me semble essentiel. Peut-être ai-je toujours cherché la réponse au sens de la vie dans ce noyau fondamental. J'ai été poussée là-bas, dans la forêt amazonienne, pour cette raison. C'était instinctif. C'est moi que je cherchais », dira-t-elle. Elle y trouvera plus qu'elle-même et participera à la révélation d'un monde que personne ne voulait voir.

Sa trajectoire personnelle n'est sans doute pas étrangère à son engagement contre l'injustice. Née en Suisse au début des années 30 d'un père juif hongrois et d'une mère suissesse protestante, Claudia Andujar passe une partie de son enfance en Transylvanie. Son père meurt au camp de concentration de Dachau, alors que sa mère et elle trouvent refuge chez un oncle à Neuchâtel. En 1948, elle épouse Julio Andujar, un réfugié espagnol, puis émigre aux États-Unis, avant de rejoindre le Brésil et de prendre la nationalité brésilienne. Elle vit à São Paulo depuis 1955.

Aurélien Fontanet

Le travail d'Aurélien Fontanet témoigne de son fort attachement avec les peuples de la forêt amazonienne, qu'il rencontre une première fois lors d'un voyage au Brésil en 1999 avec l'ONG Nordesta Reforestation & Education, renouant du même coup avec ses origines brésiliennes.

Le Genevois ne montre pas, il milite en images. Son travail photographique est d'une grande finesse et reflète le quotidien des peuples autochtones sans les idéaliser. « Aurélien Fontanet (…) comprend clairement le rôle essentiel que ses photographies peuvent avoir en plus : aider les gens qu'il photographie, participer à aider aussi à faire connaître leurs causes et leurs drames : il voyage chez les Xikrin dans la jungle Amazonienne, et en plus de ses photos, il nous parle de ce que ceux-ci vivent à l'heure des dangers de la ‹civilisation› (!) », dit de lui le photographe français Bernard Plossu sur le site de *L'œil de la photographie*. ■

1 *Amazonian Cosmos*, le nouveau film de Daniel Schweizer, sortira en salle au printemps 2020 après avoir été montré dans différents festivals.

2 www.amazonianmemory.org. Aurélien Fontanet fait également partie de l'association Inhobikuwa https://inhobikuwa.org.

Légendes des photos du portfolio ci-après

p. 22 : *Forêt amazonienne, Pará* - série Rêves Yanomami (1971 - tirage de 2015)
© MEG, Claudia Andujar

p. 23 : *La chute du ciel* - série Rêves yanomami (1976 - tirage de 2015)
© MEG, Claudia Andujar

p. 24 (haut) : Piu-jo, au centre du Ngobe (maison des hommes), préside le rituel du Mérèrémeit, la cérémonie de l'imposition des noms pour les jeunes. 2013, Brésil, État du Pará, Kateté, village Djudje-ko, Kayapó Xikrin
© MEG, Aurélien Fontanet

p. 24 (bas) : Mekrire (enfants). Quelques heures avant le Mérèrémeit. 2013, *id.*
© MEG, Adrien Fontanet

p. 25 (haut) : Ornement d'un jeune garçon pour son Mérèrémeit. 2013, *id.*
© MEG, Adrien Fontanet

p. 25 (bas) : Nkré-Oro personnalise sa poupée. 2013, *id.*
© MEG, Adrien Fontanet

BEKWAI

Amazonie

La résistance des peuples autochtones

Bernard Comoli, Genève
membre de Appui au peuple Yanomami d'Amazonie (AYA)

POLITIQUE

Les peuples indigènes d'Amazonie forment un ensemble culturel très varié. Depuis le début de leur rencontre avec les Blancs, mais en particulier depuis la moitié du XX^e siècle, ils résistent au modèle de développement que l'on cherche à leur imposer de l'extérieur. Mais leur existence est aujourd'hui plus que jamais mise en péril par les politiques économiques des États qui les abritent.

Qui sont les « peuples autochtones » ? Les premiers concernés eux-mêmes ne se sont pas définis. Depuis 1987 néanmoins, un ensemble de critères des Nations Unies supplée à l'absence de définition officielle : occupation ancestrale d'un territoire, ascendance commune avec les premiers occupants de ces terres, langue, auto-identification en tant qu'autochtone, etc. Ainsi, 5000 peuples autochtones vivent dans le monde, soit environ 370 millions de personnes, réparties entre 70 ou 90 pays (selon les sources).

Bernard Comoli a été président de la Fédération genevoise de coopération de 1981 à 1990. Il tient un blog consacré aux peuples indigènes - http://bcomoli.blog.tdg.ch

L'Amazonie à elle seule est l'habitat de 400 à 500 peuples autochtones. Parmi eux, 250 se trouvent au Brésil, dont 180 dans « l'Amazonie légale » (voir encadré). Dans cette partie du pays, la population indigène a augmenté d'environ 10% depuis 2010, y atteignant environ 479 000 personnes, soit un peu moins de 2% de la population (contre 0,42% pour l'ensemble du pays). Comme ailleurs en Amazonie, plusieurs peuples en outre vivent en isolement volontaire et ne sont évidemment pas pris en compte ici.

Qu'ils habitent dans des zones urbaines ou rurales, les indigènes sont donc minoritaires, voire très minoritaires. Ils occupent souvent des aires particulières - reconnues pour être des réservoirs de biodiversité - ayant un statut spécial dans les législations nationales. Au Brésil, 600 000 indigènes environ sont, en principe, les résidents exclusifs des 722 « Terres Indigènes – TI » qui couvrent 13% de la surface du pays. Approximativement, 60% d'entre elles se situent en Amazonie légale. Ces TI bénéficient d'un cadre défini par la Constitution fédérale de 1988, qui indique la manière dont elles doivent être protégées au profit de leurs occupants. Toutes ne le sont pas encore et l'actuel président Jair Bolsonaro a manifesté son intention de ne plus signer de décrets de démarcation.

Des cultures en danger

Ces peuples sont porteurs d'un patrimoine culturel important et varié. Les rites de dénomination des enfants, du passage à l'âge adulte, de la sépulture des défunts sont souvent particuliers à chaque peuple autochtone. Il en va de même pour les différentes explications de l'origine de la Terre, des êtres vivants, des humains, des animaux, du rôle et du contact avec les esprits pré-

sents dans les végétaux et les animaux.[1]

La vie en forêt, en outre, exige une somme de connaissances insoupçonnée, transmise de génération en génération. La médecine traditionnelle, par exemple, dont le savoir est souvent détenu par les chamanes ou les femmes, permet de soulager bien des maux et de guérir certaines maladies (une propriété intellectuelle à protéger de possibles piratages).

Or diverses menaces pèsent sur les peuples autochtones et leurs cultures, notamment sur leurs nombreuses langues (rien qu'au Brésil, 150 langues et dialectes indigènes, de plusieurs troncs linguistiques, sont en usage). Nombre de ces langues n'étant qu'orales, elles sont aujourd'hui en danger, aussi l'UNESCO a-t-elle fait de 2019 l'année des langues autochtones. L'objectif est de faire prendre conscience des risques critiques auxquels ces langues sont confrontées et de leur importance en tant que vecteurs de la culture, des systèmes de valeurs et de connaissances, des modes de vie, des traditions et des croyances.

Sur le plan sanitaire

Ces peuples sont aussi physiquement en danger, et ce depuis leurs premiers contacts avec les Européens qui ont apporté avec la colonisation du « Nouveau Monde » des maladies inconnues (variole, rougeole, grippe), provoquant une mortalité importante chez les indigènes. Le phénomène s'est poursuivi en Amazonie, notamment au moment de la *fièvre du caoutchouc*, à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle, et il perdure aujourd'hui quand les gouvernements ouvrent des chantiers pour la construction de barrages hydroélectriques, lignes à haute tension, routes, voies de chemin de fer, etc. Le risque est particulièrement élevé pour les peuples isolés quand des groupes d'orpailleurs ou de bûcherons illégaux pénètrent sur leur territoire.

Moins connue, mais particulièrement désastreuse, est la mise en danger de la santé des peuples autochtones quand ils troquent leur régime alimentaire traditionnel contre celui des Occidentaux. Trop riche en graisses et en sucres, il favorise l'obésité, les accidents vasculaires cérébraux et le diabète.

La richesse du sous-sol amazonien est une autre source de menaces. D'est en ouest, de la Guyane à l'Équateur, le sous-sol recèle du pétrole et quantité de minerais déjà exploités ou en recherche d'exploitation. En juin 2019, le Réseau amazonien d'information socio-environnemental (RAISG) a annoncé que 68% des aires naturelles protégées et territoires indigènes de la région sont sous la menace de projets d'infrastructures et de plans de développement économique, d'exploitation minière ou pétrolière. Or, là encore, il y a risque physique. La médecine traditionnelle est impuissante face aux atteintes à la santé causée par la pollution des sols et des eaux par métaux lourds et résidus toxiques, due à l'exploitation minière ou pétrolière.

La résistance

Les peuples autochtones ne sont pas restés inactifs face à ces menaces. Depuis la colonisation, ils manifestent leur résistance. Dès l'invasion européenne, les historiens font état d'un mouvement de retrait de nombreuses communautés indigènes vers les sources des rivières ou l'intérieur des forêts pour se distancer des colons et préserver leur mode de vie. S'éloigner des Blancs a été une première forme de résistance.

Amazonie

La résistance des peuples autochtones

Plus tard, au XX[e] siècle, en particulier depuis les années 80, les indigènes ont créé leurs propres organisations destinées à assurer leur représentation et à défendre leurs droits culturels et territoriaux auprès des gouvernements et des administrations publiques locales, régionales, nationales et internationales.

Au Brésil, l'União das Nações Indigenas, créée en 1980 et maintenant éteinte, a contribué à l'adoption dans la Constitution de 1988 des articles favorables aux peuples autochtones. En avril 1989, plusieurs groupes ont créé la Coordination des organisations indigènes de l'Amazonie brésilienne (COIAB), et c'est aujourd'hui par centaines que de telles organisations se comptent dans le pays. Parmi elles, au niveau national, l'Articulation des peuples indigènes du Brésil (APIB) joue un rôle capital de représentation et de mobilisation. En avril 2019, à Brasilia, elle a rassemblé plusieurs milliers d'indigènes de tout le pays pour protester contre la politique du nouveau président Bolsonaro hostile aux indigènes.

De semblables organisations se sont aussi constituées dans les autres pays amazoniens. En 1984, à Lima, des organisations indigènes du Pérou, de l'Équateur, de Bolivie, de Colombie et du Brésil ont créé la Coordination des organisations indigènes du Bassin amazonien (CPICA).

Smartphones à l'appui

Le développement des télécommunications, avec les smartphones et leurs applications digitales (GPS, vidéos, photos, bases de données informatisées...), offre de nouvelles possibilités pour la défense des territoires. Depuis plusieurs années, en Amazonie péruvienne, de jeunes « moniteurs » indigènes sont formés et équipés avant d'être envoyés sur le terrain (souvent des zones difficiles d'accès) pour documenter la pollution des sols et des eaux causée, notamment, par les fuites ou ruptures d'oléoducs des compagnies pétrolières. Leur travail permet ensuite aux organisations indigènes de constituer des dossiers solidement étayés, au moyen desquels elles alertent les autorités et demandent la mise en œuvre de réparations.

Des femmes engagées

Les femmes indigènes participent pleinement à cette résistance. Dans les années 2000, elles ont commencé à occuper une place politique dans le mouvement, en particulier au Brésil. Deux d'entre elles illustrent cette évolution. En 2018, Sônia Bone Guajajara a suspendu provisoirement son engagement au sein de l'APIB pour se porter candidate à la vice-présidence de la République aux élections d'octobre. Son score a été plutôt modeste (617 115 voix, soit 0,58% des suffrages), mais c'était la première fois qu'une femme indigène briguait un tel mandat. Lors de ces mêmes élections, une autre indigène, Joênia Wapichana, a été élue à la Chambre des députés pour représenter l'État de Roraima. C'est la première fois, depuis la création de la Chambre en 1824, qu'une femme indigène y occupe un siège. Et en mars 2019, Joênia a lancé un Front parlementaire mixte de défense des droits des peuples indigènes, composé de 237 parlementaires. Un outil bien utile pour contrer les ini-

Informations

AYA Info
http://humanitaire.ws/membre/aya

Mouvement pour la coopération internationale
www.mcifgc.ch

Groupe international de travail pour les peuples autochtones
www.gitpa.org

Survival International
www.survivalinternational.fr

tiatives anti-indigènes du nouveau gouvernement.

Leurs alliés

Les peuples indigènes d'Amazonie, bien sûr, n'ont pas eu et n'ont pas que des ennemis parmi les Blancs ! Ainsi une administration publique leur est dédiée au Brésil, la Fondation nationale de l'Indien (FUNAI). Elle a succédé en 1967 au Service de protection des Indiens (SPI). Si celui-ci avait été fondé en 1910 surtout pour intégrer les indigènes à la société majoritaire, la FUNAI, elle, a pour mission de protéger et promouvoir les droits sociaux, culturels et territoriaux des peuples indigènes. En 52 ans d'existence, elle a eu 43 présidents, une rotation importante, signe probable de la difficulté d'assumer cette tâche dans un État où se manifestent de nombreuses forces économiques et politiques hostiles aux indigènes. Dès le début de son mandat, le président Bolsonaro s'est d'ailleurs empressé d'ôter à la FUNAI l'une de ses prérogatives essentielles, celle d'identifier et de délimiter les terres indigènes. Mais la résistance s'est très vite organisée pour contrer cette décision.

Au sein de la société civile aussi, nombre d'ONG apportent un appui aux peuples indigènes. En Amazonie brésilienne, par exemple, le Service et coopération avec le peuple Yanomami de Manaus collabore depuis plus de 25 ans avec les Yanomami du Rio Marauiá, dans l'État d'Amazonas. L'Église aussi s'implique. Le Conseil indigéniste missionnaire (CIMI) est lié à la Conférence nationale des évêques du Brésil. Créé en 1972, il édite chaque année un document sur la violence contre ces peuples au Brésil, une source d'information précieuse.

Finira-t-on par prendre conscience, tant au niveau local qu'international, que le droit des indigènes de rester maîtres de leur destin leur appartient et doit être respecté ? Que les peuples autochtones d'Amazonie et leurs territoires forment un ensemble vital pour la planète entière ? Saurons-nous les entendre quand ils nous appellent à ne pas multiplier les gestes fatals à l'égard de la Terre Mère ? ■

1 Cf. **Lucienne Bittar**, « L'intelligence du vivant. Entretien avec Jeremy Narby », in *choisir* n° 686, janvier-mars 2018, pp. 32-35.

Un nom, des mondes

Amazonie… Un nom issu de la mythologie et du récit d'un religieux, Gaspar de Carvajal, historiographe de la première descente du fleuve, conduite entre 1540 et 1542 par Gonzalo Pizzaro et Francisco de Orellana. Le chroniqueur décrit des Amazones conduisant les Indiens au combat contre les Espagnols. Le cours d'eau et la région ont trouvé leur nom !

Amazone : près de 7000 km, de sa source dans les Andes à son embouchure dans l'Atlantique ; plus d'un millier d'affluents ; un bassin de 6,1 millions de km^2.

Amazonie : 7 millions de km^2, sur neuf pays : Brésil 63%, Pérou 10%, Colombie 7%, Venezuela 6%, Bolivie 6%, Guyana 3%, Suriname 2%, Équateur 1,5%, Guyane française 1,5%.

Amazonie légale : entité administrative créée dans les années 50 par le gouvernement brésilien et qui regroupe neuf États : Acre, Amapá, Amazonas, Mato Grosso, Pará, Rondônia, Roraima, Tocantins et une partie du Maranhão.

Quelques villes : les zones peu peuplées sont la règle, mais la région compte plusieurs agglomérations importantes : au Brésil, Manaus, 2,15 millions d'habitants, et Belém, 1,5 million ; au Pérou, Iquitos, 400 000 habitants, qui ne peut être jointe que par voie fluviale ou aérienne.

Une forêt : riche en biodiversité, elle se réduit dangereusement, surtout au Brésil où, depuis 1970, elle a perdu environ 20% de sa surface pour faire place notamment à l'élevage bovin et à la culture du soja.

Amazonie

ONU, la stratégie des peuples autochtones

Pierrette Birraux, Genève
géographe et historienne

HISTOIRE

Rares sont les instruments internationaux qui ont été élaborés aussi démocratiquement que la Déclaration sur les droits des peuples autochtones. En 30 ans, des centaines de délégations ont obtenu des États qu'ils cessent de nier leur existence et reconnaissent leurs droits. Pour y parvenir, les autochtones ont utilisé des stratégies conformes à leurs cultures. Ils ont notamment pu compter sur le soutien de Genève.

Pierrette Birraux est membre du Conseil de fondation et du Comité du Centre de documentation, recherche et information des peuples autochtones (Docip) et de l'Appui au peuple Yanomami d'Amazonie (AYA). Elle s'exprime ici à titre personnel.

La venue à Genève en 1923 du *deskaheh* (ambassadeur) cayuga Levi General, porte-parole de la Ligue des six nations iroquoises, avait pour but de faire entrer la Ligue au sein de la Société des Nations (SDN). Ces nations n'existaient-elles pas bien avant l'arrivée des Européens ? La tentative fut certes infructueuse, mais conforme à la position (qui perdure) des délégations autochtones et au droit international établi lors de la décolonisation, selon lequel « tous les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes. En vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et assurent librement leur développement économique, social et culturel ».[1]

La position du *deskaheh* fut appuyée par le Bureau international pour la défense des indigènes, créé à Genève en 1917 par René Claparède, dont l'attitude de respect du statut d'ambassadeur de Levi General, de non-ingérence et de discrétion tranchait avec la posture colonialiste et les préjugés de l'époque.

« Nous ne nous sommes jamais considérés en dehors des affaires internationales. Nous sommes des nations qui devraient faire partie du monde comme n'importe quelle nation… »[2]

Face au refus du Canada et de la Grande-Bretagne de laisser le *deskaheh* entrer au siège de la SDN, la mairie de Genève organisa un événement officiel public : le chef iroquois put ainsi prononcer son discours devant de nombreux dignitaires de la SDN et un public considérable. (Ce faisant, le maire Jean-Baptiste Pons inaugurait une tradition poursuivie depuis par ses successeur(e)s, Claude Ketterer, Michel Rossetti et Sandrine Salerno, qui ont officiellement reçu les délégations autochtones auprès des Nations Unies en 1977, 1997 et 2013.)

De l'assimilation à la participation

Au *deskaheh* iroquois succédèrent plusieurs délégations autochtones auprès de l'ONU et de l'OIT, venant d'Aotearoa/Nouvelle Zélande et de Bolivie. Une première Convention de l'OIT relative aux populations aborigènes et tribales fut adoptée en 1957. Elle visait la protection et l'intégration des populations indigènes et tribales dont « les condi-

Le *deskaheh* Levi General et la Commission des Iroquois devant la Palais de l'Athénée, Genève, 1923.
© Bibliothèque de Genève

tions sociales et économiques correspondent à un stade moins avancé que le stade atteint par les autres secteurs de la communauté nationale ».

Considérée par la suite comme paternaliste et assimilationniste, elle sera remplacée en 1989 par une autre convention - à la rédaction de laquelle contribuèrent des autochtones - qui reconnaîtra cette fois le droit des peuples indigènes de participer aux décisions concernant leurs communautés.[3]

Les conférences fondatrices

1977 et 1981 sont considérées comme les dates fondatrices du processus actuel de promotion des droits des peuples autochtones à l'ONU, avec la tenue de la Conférence internationale contre la discrimination raciale à l'encontre des populations indigènes d'Amérique, puis celle relative aux peuples autochtones et à la terre. Menée par l'International Indian Treaty Council (IITC), la réunion de 1977 est notamment le résultat d'alliances que le Cherokee Jimmie Durham, alors étudiant aux Beaux-Arts, conclut à Genève.[4]

Les deux conférences bénéficient de l'appui officiel de la Suisse - qui reconnaît les passeports amérindiens en lieu et place de documents d'identité canadiens ou étatsuniens -, du Canton et de la Ville de Genève, d'ONG suisses telles qu'Incomindios, toujours en activité, et de nombreux citoyen(ne)s qui aident concrètement les délégations à remplir leur mission.

En 1982, l'ONU crée le Groupe de travail sur les populations autochtones. Il s'attaque rapidement à la rédaction de la Déclaration sur les droits des peuples autochtones, adoptée le 13 septembre 2007 par l'Assemblée générale des Nations Unies. Y participent des centaines de délégués autochtones, venant

Amazonie

ONU, la stratégie des peuples autochtones

d'abord des Amériques (années 70), puis de l'Arctique, du Pacifique et de l'Asie du sud et du sud-est (années 80), de Russie et d'Asie centrale, et enfin d'Afrique (années 90). Malgré l'éloignement géographique, des moyens de communication déficients, des chocs culturels et linguistiques immenses, un manque de financement et des embûches bureaucratiques, ces délégations négocient le texte point par point, virgule après virgule. Ainsi ce document reflète-t-il l'essentiel des aspirations de ces peuples.

Des statégies collectives

Pour parvenir à ce résultat, les autochtones emploient des stratégies conformes au caractère collectif de leurs droits. L'une d'elle, on l'a vu, est de conclure des alliances avec divers acteurs de la société locale et internationale. Ainsi demandent-ils à des bénévoles de créer un *back office* et un lieu d'archivage pour leurs documents. Ce sera le Docip, fondé en 1978. Il fournit aujourd'hui encore aux délégations les services nécessaires à leur mission, dans un esprit d'impartialité, de non-ingérence, de collégialité et de réciprocité.

Bien d'autres contributions humbles et concrètes - mais oh combien importantes ! - sont suscitées à Genève, comme celles de volontaires pour la traduction et l'interprétation, de fonctionnaires et de politiques, de citoyen(ne)s suisses et d'étranger(ère)s. Sans parler des squats qui fournissent un hébergement approprié et bienvenu aux délégués, contraints parfois, faute de moyens, de dormir dans des parcs.

Participants au symposium « Peuples autochtones aux Nations Unies : de l'expérience des ancien(e)s à l'*empowerment* des jeunes générations », Genève 2013 © Stephane Pecorini

Une autre stratégie consiste à se rendre à l'ONU avec des membres des communautés : « Nous ne comptions pas seulement sur les avocats, nous ne comptions pas seulement sur les activistes. Nous devions avoir des aînés, des femmes et des jeunes qui nous mettaient au défi parfois là-bas. Tous ces éléments réunis ont rendu nos délégations efficaces. »[5]

Un partage d'expériences

Enfin, l'organisation de réunions préparatoires quadrilingues précédant les conférences permettent aux délégations de s'informer mutuellement sur la teneur des mandats que leur ont confiés leurs autorités. Aux plus expérimentées de transmettre aux autres leurs connaissances des mécanismes onusiens, et à toutes de rechercher un consensus face aux États.

Aux plus expérimentées de transmettre aux autres leurs connaissances des mécanismes onusiens, et à toutes de rechercher un consensus face aux États.

Il faut se représenter des salles combles d'autochtones discutant avec une discipline et une éloquence impressionnantes, découvrant petit à petit que leurs problèmes et leurs visions du monde sont semblables.

En ouvrant aux peuples autochtones un espace commun, l'ONU leur a fait prendre conscience de ce qui les unit : une ample et amère expérience de domination et de discrimination, ainsi qu'une cosmovision basée sur un rapport sacré à la Terre, pourvoyeuse de tout ce qui leur permet de vivre physiquement, culturellement, spirituellement. ■

1 **Nations Unies**, *Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels* et *Pacte international relatif aux droits civils et politiques* : 1976, art. 1.

2 **Jimmie Durham**, 1985, *Indian Summer in Geneva*, un film de Volkmar Ziegler, sur *Youtube*.

3 **OIT**, *Convention (n° 169) relative aux peuples indigènes et tribaux*, 1989.

4 Il faut aussi mentionner le travail préalable de deux personnes-clés : Augusto Willemensen Diaz, un fonctionnaire guatémaltèque du Centre pour les droits de l'homme qui a préparé le terrain onusien dès le début des années 70 ; et la Canadienne Edith Ballantyne, coordinatrice du sous-comité des ONG sur le racisme, la discrimination raciale, l'apartheid et la décolonisation.

5 **Kenneth Deer**, délégué mowhak, participant au symposium *Indigenous Peoples at the United Nations : From the Experience of the First Delegates to the Empowerment of the Younger Generations*, Genève 2013. Actes à paraître en anglais et en espagnol sur www.docip.org.

Genève - Amazonie

L'accueil des délégations autochtones par divers secteurs de la société genevoise s'inscrit dans une tradition d'ouverture à l'égard de l'altérité qui remonte au moins au XVI^e^ siècle. Ainsi, la description des Tupinamba faite par Jean de Léry, envoyé par Calvin en France antarctique (Brésil), montre une volonté de les comprendre et un rapport à l'altérité différent de celui de la plupart de ses contemporains.

Plus près de nous, des ethnologues et cinéastes tels que Paul Lambert, René Fuerst, Volkmar Ziegler et Daniel Schweizer dénoncent les exactions commises à l'encontre des peuples indigènes d'Amazonie, notamment via l'exploitation de leurs ressources. Aujourd'hui, des partenariats sont conclus au Pérou et au Brésil entre ces derniers et des associations telles que Terre des Hommes Genève, le Mouvement pour la coopération internationale, l'Association d'appui aux Yanomami, Aquaverde… Ils sont financés par plusieurs communes et la Fédération genevoise de coopération, qui a elle-même soutenu la Coordination des organisations indigènes d'Amazonie brésilienne pendant 17 ans.

L'appui de Genève aux peuples autochtones se distingue par son réel souci de respect et de non-ingérence. Cette spécificité doit être perpétuée, tant sur le terrain qu'à l'ONU, ces niveaux se renforçant mutuellement.

MISSION

Mission

L'Église des conquistadors au Guatemala

Bernard Gosse, Nanterre
bibliste

L'histoire de l'Église au Guatemala balance entre foi, économie et politique. Dépendante des puissances coloniales au temps de son implantation au XVI^e siècle, subissant la révolution libérale de 1871, jonglant avec les violentes réalités locales du XX^e siècle et celles actuelles du trafic de drogue, l'Église n'a eu de cesse pourtant de flirter en même temps avec la sainteté.

Le Père Bernard Gosse a été missionnaire au Guatemala, où il se rend encore régulièrement. Il a traduit de 1986 à 2011 la Bible en k'iche' (une langue maya), qu'il a éditée avec l'aide du diocèse de Quiché (www.iglesiacatolica.org.gt/bibliakiche/faqs.htm).

Le début de la mission de l'Église au Guatemala doit se comprendre dans le cadre des conquêtes du « Nouveau continent ». En 1492, Christophe Colomb arrive dans les Caraïbes. Un an plus tard, une Bulle du pape Alexandre VI permet aux conquistadors d'y promouvoir le christianisme. Le pape fixe également la ligne de démarcation entre Portugais et Espagnols. Ces derniers s'implantent au Mexique et au Guatemala.

Ordres religieux et confréries

En 1519-1521, Diego Velasqéz, gouverneur de Cuba, envoie Cortés à Mexico. À son tour, celui-ci demande à Pedro de Alvarado de conquérir le Guatemala, une conquête qui sera d'une extrême violence.

En Amérique centrale, la mission est confiée à des ordres religieux, plus spécifiquement aux franciscains et aux dominicains, mieux préparés que les prêtres diocésains d'Europe qui ne reçoivent alors qu'une formation très sommaire. Quant aux évêques issus de l'aristocratie, ils ont un style de vie assez peu compatible avec la mission…

À la demande de Pedro de Alvarado, le dominicain Domingo de Betanzos et le Père Mayorga arrivent en 1529 à Santiago de Los Caballeros, l'actuelle Antigua, première capitale du Guatemala et même de toute l'Amérique centrale. Cette présence des dominicains s'accentuera dans le Bas et le Haut Verapaz, au nord du pays, une région très humide et aux conditions de vie rudes. Les dominicains apprennent alors les langues locales (aujourd'hui encore ils parlent le q'eqchi' ; grâce au Père italien Enio, le diocèse de Cobán a été d'ailleurs le premier à éditer une Bible en langue maya, en 2006). Les franciscains, pour leur part, sont plutôt présents aux côtés des Kaqchikels.

Les confréries laïques jouent également un rôle important dans cette conquête religieuse du continent. Au Guatemala, les premières à être fondées sont la Confrérie de l'Immaculée Conception, en 1527 à Almolonga, et la Confrérie de la Merced, en 1582. Se développent aussi des confréries indigènes, comme en 1631 la Confrérie de la Vierge de la Conception, à San Pedro de la Laguna, et la Confrérie de saint Nicolas, à Santiago Atitlán. Elles pratiquent une certaine inculturation et développent des activités sujettes

Mission

L'Église des conquistadors au Guatemala

parfois à polémique (elles ont permis de maintenir jusqu'à aujourd'hui la foi dans des zones où le clergé a longtemps été absent, mais leur grande autonomie fait qu'elles échappent à l'autorité ecclésiale).

Il faut encore relever le soutien missionnaire considérable joué par les apparitions à San Diego, en 1531, de la Nuestra Señora de la Guadalupe (la Vierge), qui s'exprime en langue nahual, ou par la sculpture en bois *El Cristo de Esquipulas*, un Christ noir qui daterait de 1595. À la limite du Salvador et du Honduras, le sanctuaire qui l'abrite reste un important lieu de pèlerinage. Au XVIe siècle, le pèlerinage durait plusieurs semaines, car il fallait quinze jours pour aller du Quiché à Esquipulas et autant pour en revenir. Une occasion de voyage inédite pour beaucoup. De même, les célébrations des saints patrons, bien souvent les seules activités festives de l'année, ont gardé toute leur importance.

Au milieu de toutes ces contradictions, la sainteté a aussi fait son œuvre. Ainsi de celle du saint franciscain Hermano Pedro, qui fonde au XVIIe siècle des hôpitaux et une congrégation féminine spécialisée dans l'éducation des filles.

© Burmesedays, traduction française Joelf / Wikivoyage

Le temps de l'indépendance

Le 15 septembre 1821, les *ladinos*, d'origine espagnole mais nés au Guatemala, prennent leur indépendance, principalement pour ne plus avoir à verser de redevances à l'Espagne. Les populations indigènes n'y gagnent rien : les *ladinos* préservent le système d'exploitation et de travail forcé mis en place et s'en approprient les profits. C'est aussi un problème pour l'Église, jusque-là protégée par ses relations aux conquistadors et à l'Espagne et dépendante des lois coloniales. Une lutte entre les « conservateurs », favorables à l'Église, et les « libéraux », des « hérétiques », s'ensuit.

Un Concordat est signé en 1852 avec les « conservateurs ». L'Église est chargée de l'éducation de la population. Mais l'archevêque du Guatemala n'en reste pas là. Il exige le rétablissement de la dîme sur la cochenille, un insecte utilisé pour produire le carmin, principale exportation de l'époque, comme cela était prévu par les lois coloniales. En contrepartie, Rome émet des indulgences pour les soldats meurtriers de libéraux « hérétiques ».

Avec la révolution libérale de 1871, l'Église est exclue du fonctionnement de l'État, y compris en ce qui concerne l'éducation. Les religieux (dominicains, franciscains et jésuites) et les religieuses sont expulsés. Les confréries aussi sont dissoutes, ainsi que les ordres tertiaires. Ces mesures antireligieuses ne concernent que l'Église catholique. Certes, c'est là la conséquence de son péché originel d'inféodation aux conquistadors, mais le résultat malheureux est qu'il ne reste plus alors que 180 prêtres dans ce pays d'1,5 million d'habitants et aux conditions de transport difficiles.

Le gouvernement libéral table sur le commerce. Il est l'initiateur des grandes cultures d'exportation, comme le café ou la canne à sucre, et il développe le chemin de fer pour en faciliter le transport (la dernière ligne reliant Puerto Barrios à la capitale a été fermée il y a peu à cause de dissensions entre les différentes entités responsables). La main-d'œuvre est, bien entendu, exploitée. En prévision des révoltes et d'une « nécessaire » répression, l'Académie militaire polytechnique est fondée en 1873.

Un coup d'État pour des bananes

Si le Guatemala a pris ses distances avec l'Espagne, il tombe bientôt sous la coupe de son grand voisin du nord par la faute du président Manuel Estrada Cabrera (1898-1920), qui invite l'United Fruit[1] à s'installer dans le pays, avec bien entendu un intéressement personnel aux bénéfices. Les Étasuniens s'occupent de faire fonctionner l'entreprise et le président maintient l'ordre social.

En 1954 cependant, le nouveau président Arbenz envisage des réformes. La CIA organise alors un coup d'État au Guatemala. La même année, un médecin en voyage au Guatemala, choqué par ce qu'il voit, devient un révolutionnaire surnommé par les guatémaltèques « le Che » pour sa manière argentine de parler. Il réussit à passer au Mexique, où il rencontre des émigrés cubains. Plus tard, quand les États-Unis proposeront au Guatemala des réformes pour résoudre les problèmes, Che Guevara s'étonnera qu'ils n'aient pas laissé faire en son temps le président Arbenz…

Dans un autre domaine, en 1943, des pères et des sœurs de Maryknoll, une organisation missionnaire catholique étasunienne, s'installent dans le département de Huehuetenango, frontalier au Mexique. Et en 1961, une prélature avec un maryknoll à sa tête est créée, élevée au rang de diocèse en 1967.

Le temps de la violence

Cette même année 1954 se révèle charnière aussi pour l'Église. Un grand nombre des missionnaires expulsés de Chine gagne le Guatemala, avec des idées plutôt anticommunistes. Elle voit également arriver au Quiché des prêtres de la province espagnole du Sacré-Cœur d'Issoudun, envoyés par Franco pour… combattre le communisme.

À cette époque, seuls deux prêtres âgés sont établis au Quiché, autant dire rien, surtout si l'on tient compte des difficultés de déplacement ! L'adaptation des nouveaux arrivants, généralement très conservateurs, est difficile et certains repartent chez eux. Trois d'entre eux sont assassinés par l'armée en 1980-1981. Menacé, Mgr Gerardi, l'évêque des Mayas, doit fermer le diocèse de Quiché. Mais les militaires continuent à s'opposer à lui en raison de son engagement pour les droits humains. Mgr Gerardi finit assassiné, le 26 avril 1998, par des

Mission

L'Église des conquistadors au Guatemala

membres de l'état-major présidentiel, deux jours après la publication de son rapport *Guatemala : jamais plus*, où il recense les crimes commis contre les civils entre 1960 et 1996.

De fait, entre 1954 et 1979, 50 000 personnes disparaissent au Guatemala (la « disparition » est préférée à l'assassinat) ; vient ensuite, entre 1980 et 1984, ce que les Guatémaltèques appellent *La violence*. Du temps du général Rios Montt, on ne compte plus les morts mais les « massacres ». La violence sévit particulièrement dans le Quiché. Des habitants fuient au Chiapas mexicain, où ils sont très bien accueillis, d'autres se réfugient dans les montagnes, les forêts ou les grandes villes. Posséder une Bible est une cause d'exécution ; on l'enterre pour sauver sa vie.[2] Dans la région Ixil, des zones entières sont vidées de leur population : les militaires mettent le feu à la montagne. Les gens sont regroupés dans des « villages modèles » infâmes.

Les catéchistes accompagnent les communautés dans leur fuite. Ainsi cette période de violence a aussi été porteuse de sainteté. L'un des premiers à avoir été béatifié est le curé de Santiago Atitlan, le Père Stanley Frantz Rother, dit Père Aplas. Cet étasunien avait été envoyé au Guatemala par son archevêque « qui ne savait pas quoi en faire ».

Pendant ce temps, dans la capitale, le cardinal Cassariego (1969-1983), au mieux avec les militaires et jouissant d'une escorte armée, dit n'avoir jamais entendu parler d'assassinats de prêtres... Quand il meurt, beaucoup de séminaristes se portent volontaires pour porter son cercueil : ils veulent sentir le poids de son corps sur leurs épaules pour s'assurer qu'il est bien dans la boîte…

Un tournant, le Séminaire d'Asunción

La création du Séminaire d'Asunción en 1972 signe un grand tournant pour l'Église locale. Elle permet la formation de prêtres au Guatemala même. Aujourd'hui, la philosophie s'étudie à Quetzaltenango et la théologie dans la capitale. Le diocèse de Solola a son propre séminaire. Sa direction, longtemps entre les mains de l'Opus Dei, a été reprise par un évêque jésuite, Mgr Gonzalo de Villa y Vásquez sj. Le Péten et Izabal, par contre, restent des terres de mission et ne sont toujours pas des diocèses.

Dans les diocèses pauvres, l'augmentation du nombre de prêtres locaux peut devenir un problème économique. Dans d'autres, les ordres religieux conservent une place importante même si le clergé diocésain s'y développe : dans ce cas, il faut promouvoir l'unité de la mission et éviter l'individualisme. À Cóban, dans le diocèse de Las Verapaces, il existe toujours une équipe dominicaine, mais les salésiens y tiennent aujourd'hui un rôle important. Ils sont également en charge du vicariat du Péten.

Au Guatemala, on rencontre également des descendants de protestants qui ont fui l'Europe à l'occasion de diverses persécutions, et une population de garifunas d'origine africaine et caribéenne, descendants

d'esclaves. Sur le plan spirituel, il faut relever la présence de nombreux groupes de catholiques charismatiques. La frontière entre eux et les nombreuses Églises évangéliques n'est pas toujours claire. Ces dernières relèvent souvent d'une conception de l'entreprenariat nord-américain[3] et leur développement a été encouragé par l'armée et la CIA pour combattre l'influence de l'Église catholique.

Politique et crime organisé

La mission ecclésiale est aujourd'hui encore étroitement dépendante de la situation politique, toujours très mauvaise. Les trafiquants de drogue contrôlent une bonne partie du système étatique. Ce climat de corruption généralisée induit pauvreté et violence pour une majeure partie de la population. Or Jimmy Morales, l'actuel président, favorise l'impunité ; il est vrai que plusieurs membres de sa famille sont poursuivis par la justice et que sa propre destitution a été demandée. Le prochain président suivra certainement la même ligne, car beaucoup de politiques sont surtout préoccupés de ne pas se faire attraper par la justice.

Les trafiquants de drogue appliquent à la lettre l'Évangile : ils se font des amis avec le mauvais argent. Ainsi des prêtres ont une fâcheuse tendance à se lier avec eux.

Ce fonctionnement se retrouve dans le clergé. Les trafiquants de drogues appliquent à la lettre l'Évangile : ils se font des amis avec le mauvais argent. Ainsi certains prêtres ont une fâcheuse tendance à se lier avec eux. Le soutien des missionnaires étrangers et l'aide financière extérieure les ont habitués à un train de vie inadapté à la situation économique du pays. De là à ne pas être trop regardant sur les donateurs, il n'y a qu'un pas.

Le droit de propriété est également assez fantaisiste, l'appropriation des terres s'étant faite de manière anarchique, selon les faveurs dispensées par les différents dictateurs. Même les diocèses doivent disposer de bons avocats, car au bout du compte, c'est le plus fort qui gagne.

Après avoir été sous la coupe du colonisateur espagnol, puis des États-Unis, le Guatemala est donc aujourd'hui dépendant du trafic de drogue, de la corruption et du crime organisé. L'avidité des conquistadors pour l'or a laissé place à l'affairisme des libéraux de 1871, puis au pouvoir des cartels de la drogue. Si le chemin de fer des cultures d'exportation a été abandonné, j'ai pu emprunter, il y a quelques mois, une magnifique petite route qui ne traverse aucun grand centre urbain : c'est parfait pour passer de la drogue. Sur ce point, Donald Trump ne peut pas faire grand-chose, même si la justice étasunienne arrête de temps en temps un candidat à la présidence du Guatemala pour ses liens avec des cartels de la drogue ou pour d'autres malversations.

Au Quiché, quand je travaillais avec des catéchistes le texte de l'Apocalypse, ils m'expliquaient que cela s'était passé chez eux de la même manière. L'Église du Guatemala participe ainsi aux épreuves de la fin des temps. ■

1 La United Fruit, qui a fini par faire faillite, a été remplacée par la Chiquita.

2 C'est l'une des raisons de mon travail de traduction de la Bible en k'iche'.

3 Cf. **Véronique Lecaros**, « Au défi des évangélistes. L'Église en Amérique latine », in *choisir* n° 613, janvier 2011, Genève, pp. 13-17, et « Exister à travers la Bible, les évangélistes en Amérique latine », in *choisir* n° 622, Genève, octobre 2011, pp. 14-18. À consulter sur www.choisir.ch.

Mission

Immersion et imitation
des clés pour devenir disciple

Matthias Rambaud, Pully
Missio

ÉGLISE

Le missionnaire et sa mission suscitent beaucoup d'émotions, d'interprétations … et de malentendus. Comment s'y retrouver et, à fortiori, comment répondre à l'appel du pape d'organiser un Mois missionnaire extraordinaire en octobre 2019 ? La bonne nouvelle, c'est que François s'est clairement positionné sur la question. Et avant lui saint Paul, et encore avant, le Christ !

Beaucoup imaginent le missionnaire à cheval et vêtu de blanc, un chapeau colonial vissé sur la tête. Pour d'autres, il fait du porte à porte ou alors harangue les passants du haut d'une chaise, Bible à la main. Certains affirment être missionnaires en soutenant par des dons les pays les plus nécessiteux ou simplement leur curé qui est en mission « pour tout le monde ». D'autres disent être en mission au sein de leur travail ou par leur prière, en silence… Les manières de vivre et de penser la mission au quotidien sont très variées, ce qui peut mener parfois à de gros malentendus !

Matthias Rambaud est coordinateur romand du Mois missionnaire extraordinaire chez Missio (Œuvres pontificales missionnaires en Suisse). Il est aussi entrepreneur et agent pastoral en formation.

Regarder du côté de Rome peut permettre de démêler ces nœuds. Le pape François est acquis à la cause missionnaire. Il martèle partout où il va que l'Église est en mission. Il affirme non seulement, à la suite de ses prédécesseurs, que la « cause missionnaire doit avoir la première place »,[1] mais aussi que ce mandat nous concerne de près, parce que la mission est notre identité la plus profonde de baptisés.

En d'autres mots, nous sommes tous concernés par la mission, car elle est ce que nous sommes. « Je suis toujours une mission ; tu es toujours une mission ; toute baptisée et tout baptisé est une mission. Celui qui aime se met en mouvement, il est poussé en dehors de lui-même, il est attiré et attire, il se donne à l'autre et tisse des relations qui engendrent la vie. »[2] La mission fait partie pour le pape de l'identité personnelle et communautaire du chrétien, à assumer et à cultiver !

Le thème de la mission chez François va cependant de pair avec le rejet du prosélytisme, qui revient quasi systématiquement sur le tapis : « Les chemins de la mission ne passent pas par le prosélytisme (…) qui conduit toujours à une impasse, mais par notre manière d'être avec Jésus et avec les autres. Ainsi le problème n'est pas d'être peu nombreux mais d'être insignifiants, de devenir un sel qui n'a plus la saveur de l'Évangile (…) ou une lumière qui n'éclaire plus rien (cf. Mt 5,13-15). »[3]

La formation chez Matthieu

La finale de l'évangile de saint Matthieu (28,19-20) livre l'énoncé de la mission de l'Église : « Allez, de toutes les nations formez des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et en leur enseignant à observer tout ce que je vous ai prescrit. » Dans le texte grec, seul

le verbe former *(mathèteusate)* est à l'impératif. De quoi déduire que la formation des disciples est le socle sur lequel toute orientation missionnaire devrait pouvoir se construire. Le mot *disciple* (en grec *mathetes*) d'ailleurs apparaît 264 fois dans le Nouveau Testament ! Dans le contexte de la Grèce antique, il correspond à celui d'un apprenti qui suit un Maître et qui apprend de lui en travaillant et agissant à ses côtés.[4]

Serait-ce là une invitation à revisiter nos pratiques pastorales et la formation de nos missionnaires ? Une invitation plus personnelle à nous interroger sur notre propre vie de disciple missionnaire, qui est de former quotidiennement des disciples, tout en se laissant soi-même former à l'école du Maître ?

Repartir du style de Jésus

La première des quatre dimensions essentielles du Mois missionnaire d'octobre 2019 proposées par le cardinal Filoni, préfet de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples, est précisément la rencontre personnelle avec Jésus-Christ. Viennent ensuite le témoignage, la formation et la solidarité missionnaires.

La rencontre, ou le renouvellement de cette rencontre, est aussi proposée de prime abord par François, au tout début de son exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*. Le pape nous invite à entrer dans une intimité de relation avec le Christ. À regarder, au cœur de cette relation privilégiée, comment le Christ s'y prend pour nous former à exercer sa mission et comment du coup, à notre tour, nous pouvons faire de la formation des disciples une priorité.

En scrutant avec cette clé de lecture la vie publique de Jésus dans les évangiles, son style de formation saute aux yeux : il choisit un petit nombre d'hommes (Lc 6,13) qui vivent une grande proximité avec lui, et il tisse des relations d'amitié profonde avec Marthe, Marie et Lazare. Ces disciples peuvent le voir à l'œuvre au quotidien, le connaître, l'aimer et l'imiter… Ils l'entendent parler de l'amour du Père, le voient être en relation avec lui, pleurer Lazare et le ressusciter, annoncer le Royaume de Dieu, guérir les malades, relever les plus faibles et fréquenter les infréquentables, les non-juifs et les étrangers, aimer chacun là où il en est, expulser les démons, manger avec les pécheurs et donner sa vie jusqu'au bout…

Si Jésus investit du temps pour quelques-uns, les foules ne sont pas pour autant négligées, comme on le voit dans l'épisode de la multiplication des pains (Jn 6,1-16), mais son niveau d'implication relationnelle dans la formation y est moindre comparé à celui qu'il entretient avec les apôtres qui iront, pour lui, avec l'appui du Saint-Esprit, jusqu'aux confins de la terre.

Nous pouvons aussi constater que Jésus appelle dès le début les Douze à venir à sa suite (Jn 1,43), à demeurer avec lui et à devenir des « pêcheurs d'hommes » (Mt 1,17). Il leur met ainsi immédiatement le pied à l'étrier à ses côtés, tout en leur promettant une « formation » sur le terrain, en immersion. Il est « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,5-6) et ils n'ont qu'à le voir vivre et agir au milieu d'eux pour apprendre à « connaître les mystères du Royaume de Dieu » (Luc 8,10).

C'est, enfin, uniquement après trois ans de vie à ses côtés que le Christ envoie officiellement ses protégés en mission : « Allez, de toutes les nations formez des disciples… » Puis il leur promet d'être avec eux « jusqu'à la fin du monde ».

Mission

Immersion et imitation
des clés pour devenir disciple

C'est une bonne nouvelle pour tous les baptisés ! Pas besoin de diplôme pour être missionnaire. Par l'Esprit saint, Jésus continue à nous former en chemin. Nous sommes un peu comme les pèlerins d'Emmaüs, en chemin avec le Maître qui nous raconte tout ce qui le concerne dans les Écritures et que nous reconnaissons à la fraction du pain !

Favoriser l'imitation

Si l'on continue à scruter le Nouveau Testament, il est impressionnant de voir combien saint Paul a lui-même reproduit et incarné le style de Jésus. Paul a construit l'ensemble de sa vie de missionnaire et de fondateur de communautés chrétiennes à partir du modèle formatif du Maître de la mission. Il appréhende lui aussi la formation de disciple comme un apprentissage en immersion, dans un contexte relationnel privilégié où l'imitation apostolique est de mise. Il ne s'en cache pas et il est particulièrement direct lorsqu'il demande aux Corinthiens d'être ses « imitateurs » comme il l'est lui-même du Christ (1 Co 11,1 et 4,16). Il donnera ce même type d'enseignement aux Philippiens (Ph 4,9) et à bien d'autres… Paul demande du reste non moins de sept fois aux disciples qu'il forme de reproduire ce qu'il accomplit lui-même en leur présence, alors qu'il imite le Christ. C'est dire l'importance pour chaque chrétien de s'entourer d'aînés dans la foi, de praticiens aguerris qu'il puisse imiter.

Si l'on continue à scruter le Nouveau Testament, il est impressionnant de voir combien saint Paul a lui-même reproduit et incarné le style de Jésus.

Par notre baptême, nous sommes en effet tous appelés à être des disciples missionnaires au sein d'un seul et unique Corps, celui du Christ, et à nous équiper pour ce faire en chemin. Chacun portant un appel particulier pour un contexte (quartier, travail, etc.), une terre (continent, pays, etc.) et pour un peuple que Dieu a mis dans notre cœur et au milieu duquel il nous envoie. Nous sommes tous uniques et indispensables pour l'articulation de cette Église « qui se compose non pas d'un seul, mais de plusieurs membres. Le pied aurait beau dire : ‹Je ne suis pas la main, donc je ne fais pas partie du corps›, il fait cependant partie du corps. L'oreille aurait beau dire : ‹Je ne suis pas l'œil, donc je ne fais pas partie du corps›, elle fait cependant partie du corps » (1 Co 12,15-16). ■

1 **Pape François**, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* §15, Vatican, 24 novembre 2013.

2 **Pape François**, *Message pour la Journée Mondiale des Missions 2019*, Vatican, 9 juin 2019.

3 **Pape François**, *Rencontre avec les prêtres, les religieux, les consacrés et les membres du Conseil œcuménique des Églises*, cathédrale de Rabat, dimanche 31 mars 2019.

4 Voir **Bobby Harrington**, *Discipleship that fits*, ebook de discipleship.org.

Faut-il rester ou partir au loin ?

Beaucoup de nos vallées suisses ont produit leurs propres missionnaires, partis en Afrique, en Asie, etc. Ces grandes figures sont souvent admirées par plusieurs générations. Mais alors, si nous voulons pleinement vivre notre identité de disciples missionnaires, reçue à notre baptême, devons-nous partir au loin ?

L'exhortation apostolique *Maximum Illud* de Benoît XV, dont le Mois missionnaire extraordinaire célèbre le 100e anniversaire, aide à répondre à la question : chaque Église locale est capable de produire ses propres missionnaires. À partir de ce texte, le clergé missionnaire européen s'est retiré petit à petit desdites terres de mission, pour laisser la place à un clergé missionnaire local, et il en va de même aujourd'hui, ici ou ailleurs !

Lorsque je suis arrivé chez Missio, j'ai été catapulté au beau milieu d'un réseau d'échange et de partage à envergure internationale. Lors d'un repas, alors que chacun énumérait ses terres de mission, la question que je redoutais m'a été posée : « Et toi, Matthias, où es-tu parti ? » À mon grand étonnement, la réponse s'est imposée d'elle-même : « Je ne suis pas parti au loin, comme chacun d'entre vous, mais je suis aussi un missionnaire et la Suisse est ma terre de mission. J'ai découvert grâce à vous que nous avons la même passion et le même ADN missionnaire, quel que soit notre contexte d'application. »

Le pape François d'ailleurs a demandé à toute l'Église que le mois d'octobre de cette année soit une occasion « de susciter une plus grande prise de conscience de la *missio ad gentes* » - la mission dans toutes les nations - et « de reprendre avec un nouvel élan la transformation missionnaire de la vie et de la pastorale ».

Pourquoi alors installer une telle tension entre la communauté locale et l'Église dispersée à travers le monde ? Ne serait-ce pas plutôt là une invitation à un vrai changement de culture dans nos communautés locales, afin de décloisonner la mission pour qu'elle ne soit plus réservée à certains héros partis au loin ou à des professionnels de la pastorale ? Pour qu'elle devienne bel et bien l'identité et la priorité de chacun avec comme quartier général la paroisse, « communauté de communautés, sanctuaire où les assoiffés viennent boire pour continuer à marcher, et centre d'un constant envoi missionnaire ».[1]

M. R.

1 **Pape François**, Exhortation catholique *Evangelii Gaudium* §28, Vatican, 24 novembre 2013.

© Ben White / Unsplash

Mission

Une route, de multiples croisements

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

TÉMOIGNAGES

Jugée prosélyte, associée au pouvoir colonialiste, la mission a souvent mauvaise presse. Cette notion est désuète, affirment deux missionnaires interviewés, qui préfèrent insister sur les mots-clés de *service* et de *rencontre*. Leurs routes ont pris un chemin inverse - nord-sud pour l'un, sud-nord pour l'autre - mais leurs expériences et le sens qu'ils donnent à leur travail se font écho.

On peut parler de mission de paix, de mission politique ou de la mission d'une ONG sans s'attirer les foudres de quiconque. Mais dès que ce mot est associé à l'Église, les réticences surgissent. C'est compréhensible au vu d'une interprétation - étroite - de l'histoire coloniale, mais c'est un peu vite oublier que l'Église, via l'éducation, a aussi préparé les peuples à l'indépendance et que le concept de la mission et de son territoire a évolué, en particulier depuis le XX[e] siècle.[1]

Aussi le Lucernois Martin Brunner-Artho, qui dirige depuis huit ans Missio, le service suisse des Œuvres pontificales missionnaires, appelle-t-il chaque chrétien à revisiter avec curiosité le concept. La mission, il la connaît bien, et pas seulement depuis la fenêtre de son bureau. Motivé par le désir de comprendre en profondeur d'autres cultures, il a passé avec sa femme (et ses enfants) plusieurs années dans les Andes boliviennes, puis au Kenya, comme missionnaire pour la Mission Bethlehem Immensee (aujourd'hui Comundo). « En tant que théologien, précise-t-il, je voulais découvrir d'autres façons de croire, d'interpréter la vie, et aussi mettre à la disposition des communautés locales mes expériences et connaissances. »

Le bibliste guinéen Comé Traoré, pour sa part, a été envoyé en mission à Genève, pour cinq ans, par Mgr Felemou, évêque du diocèse de Kankan. Longtemps secrétaire général de la Conférence épiscopale de Guinée Conakry, le Père Traoré a enseigné les Écritures saintes au Grand séminaire international de Bamako. Depuis janvier 2018, il est prêtre à la basilique Notre-Dame de Genève, dans le cadre d'une coopération bilatérale entre son diocèse et celui de Fribourg. Sa présence, explique-t-il, est un signe de reconnaissance de l'Église de son pays envers la Suisse et Mgr Eugène Maillat, un Père blanc jurassien établi en Guinée dans les années 50, qui forma les premiers catéchistes du diocèse; parmi eux se trouvait le père de Mgr Felemou... Une chaîne de rencontres et de dons de foi.

Des déplacements sensés

On peut toutefois se demander si cela fait sens d'envoyer des missionnaires suisses à l'étranger au vu des besoins de notre propre Église, qui doit affronter une baisse des vocations. Inversement, est-ce juste de retirer leurs prêtres aux pays de l'Est,

d'Afrique ou d'Asie pour combler nos manques ? La situation n'est pas sans analogie avec la fuite des cerveaux - les intellectuels du Sud formés en Occident qui choisissent d'y rester - régulièrement dénoncée.

Une question peu pertinente, de l'avis de nos interlocuteurs, puisque le sens de la mission tient justement dans les rencontres et les échanges. Bien préparés, les missionnaires sont un enrichissement pour l'Église universelle et pour les Églises locales. « L'Église a souvent été très eurocentriste, admet le directeur de Missio. Elle a besoin de développer une nouvelle inculturation, un langage commun qui puisse être reçu partout. La mission peut y contribuer. Chaque missionnaire qui sort de son pays porte quelque chose de sa culture. Un Suisse au Kenya reste un Européen, et un Kenyan en Suisse, un Africain, mais en se déplaçant, chacun s'ouvre à de nouvelles façons de faire Église, découvre de nouvelles voies. Le déplacement actuel du centre de gravité de l'Église, la faiblesse de ses ressources humaines en Europe sont peut-être pour elle une chance de devenir véritablement universelle. »

Et de poursuivre. « La sagesse missionnaire dit : ‹Dieu est toujours arrivé avant le missionnaire›. Quand un missionnaire arrive dans une paroisse, il doit être conscient qu'il n'est pas là pour donner la foi, mais pour la dévoiler si elle est cachée. Il a un rôle de passeur. Avec les gens sur place, il va à la recherche des traces de Dieu et les aide à interpréter les signes. Pour les Boliviens, par exemple, Marie est très importante, car pour eux le divin est foncièrement féminin puisque qu'il donne la vie. Il faut en être conscient quand on vit là-bas. »

Le Père Traoré, pour sa part, insiste sur la notion de service, associée dans son cas au rôle irremplaçable qu'il octroie au prêtre. « Même si on nous dit qu'on est là juste pour ‹boucher un trou›, s'exclame-t-il non sans humour, notre service est important puisqu'il n'y a pas d'autre solution pour boucher ce trou ! Cela dépend finalement de l'idée que l'envoyé se fait de son identité. Les diocèses d'Afrique sont souvent accusés d'envoyer en Europe les prêtres dont ils n'ont pas besoin ou qu'ils jugent problématiques. Ce serait un peu comme une punition ! Cela n'a pas été le cas pour moi. Je trouve important qu'il y ait toujours un prêtre résident par église. Pas seulement pour multiplier les célébrations et les messes, mais pour offrir à une communauté une présence spirituelle, auprès des familles, des personnes âgés… »

Or Genève manque de prêtres, même s'il y en a bien plus qu'en Guinée par km^2. Pour le prêtre africain toutefois, on ne peut pas comparer les besoins des deux pays sans prendre en compte le phénomène de décroissance des vocations propre à l'Europe. « À chaque angle de rue de Rome, il y a une Église que l'on ferme. L'engagement des laïcs a bien sûr son importance, mais, comme dans un corps, chaque membre a sa fonction et ne peut pas jouer le rôle de l'autre. Le sacerdoce ministériel est une institution du Christ. L'eucharistie est la source et le sommet pour le chrétien. On ne peut pas penser à compenser cette mission sacerdotale par d'autres missions parallèles. Les simples bénédictions ne suffisent pas. »

L'importance de la préparation

Une grande part de la réussite de la mission dépend finalement de la personnalité des envoyés, de la perception de leur rôle et de leur prépa-

Mission

Une route, de multiples croisements

ration à ce qui les attend. Il revient aux missionnaires d'être ouverts à la nouveauté, de prendre le temps de s'informer, d'observer les coutumes locales, de déchiffrer les mentalités ; et aux Églises locales de les aider à s'intégrer.

« Quand on parle de mission, il faut considérer ceux qui viennent dans un pays et ceux qui les accueillent, souligne Martin Brunner-Artho. Il y a deux ans, Missio a organisé une rencontre avec des prêtres indiens travaillant en Suisse. Ils nous ont dit que c'était la première fois qu'ils se sentaient pris en compte en tant que missionnaires. Ils avaient en effet le sentiment d'être là uniquement parce que les diocèses de Suisse manquaient de personnel, et non pas pour construire avec eux l'Église locale. »

Et de regretter que les prêtres venant de l'étranger soient parfois directement envoyés en paroisse, sans vraie formation préalable. « Il y a dix ans, j'ai demandé à un responsable du personnel ecclésiastique ce qu'il faisait pour aider les étrangers à s'intégrer. Il proposait une introduction, puis nommait une personne qui avait déjà une expérience de ce type pour accompagner le nouveau venu. C'est très peu comparé au temps de préparation dévolu aux missionnaires suisses partant vers le Sud. Lorsque j'ai été envoyé en Bolivie, j'ai eu personnellement plusieurs semaines de formation. Et sur place, la Conférence des évêques du pays organisait deux semaines de cours d'introduction. Ils étaient plus avancés que nous en la matière ! »

Heureusement, la situation semble évoluer en Suisse, comme en témoigne le Père Traoré. « C'est vrai, je n'ai eu aucune préparation préalable en Guinée, mais Mgr Felemou avait confiance en ma capacité d'adaptation, car j'avais déjà passé dix ans en Italie. En Suisse, j'ai été chaleureusement soutenu. Le diocèse a mis en place une bénéfique cellule d'accueil et d'accompagnement des agents pastoraux étrangers. On y reçoit beaucoup d'informations sur le pays, l'administration, la vie de l'Église, l'œcuménisme… Et comme il s'agit d'une coopération bilatérale, il est prévu qu'une vingtaine de personnes engagées dans l'Église, en coopération avec Missio et la Faculté de théologie de Fribourg, se rendent dans mon diocèse en Guinée, à la fin de l'année, pour deux semaines de découverte. »

Ancrés et ouverts à la fois

L'apprivoisement entre paroissiens et missionnaires se passent plutôt bien lorsque chacun fait preuve de flexibilité et de curiosité. « Je me souviens, raconte le théologien suisse, de mon premier poste de travail dans une paroisse près de Soleure en tant qu'assistant pastoral auprès d'un curé venant du Congo. Il annonçait à une famille, le jour même à 11 h, sa présence au déjeuner. Un curé suisse n'aurait certainement pas osé le faire et n'aurait pas été bien accueilli. Mais les paroissiens lui pardonnait en disant : ‹Ah c'est l'Afrique, c'est sympa.› Il a fait tomber ainsi des tabous, des règles, car il était très sociable et avait un bon contact avec les gens. »

Cette ouverture habite aussi le Père Traoré. Elle est certainement à l'origine de sa bonne acclimatation à Genève. « Nous sommes la même Église. Partout les gens ont besoin du réconfort de Dieu, mais la liturgie, la façon de raconter et de vivre l'Évangile prend souvent la couleur de notre façon de croire. Un même verset biblique raconté dans des contextes différents peut dire des choses différentes. Pour tenir une belle prédication, deux éléments sont nécessaires : une bonne connaissance de la doctrine et une petite compréhension du peuple, de l'auditoire qui nous reçoit. Plus on passe de temps avec une communauté, plus on connaît son terrain, mieux on saura ses espérances, son langage et comment lui réchauffer le cœur. C'est beau quand on entend quelqu'un vous dire : ‹Mon père, on dirait que vous êtes dans ma tête›. »

Un besoin de fraternité

Pour le Père Traoré, c'est une chance d'être prêtre à la paroisse multiculturelle de Notre-Dame, qui représente bien Genève où un peu plus de 40% des habitants sont des étrangers. « On peut rencontrer ici des gens de son pays, on n'est pas perdu. Ce n'était pas pareil à Rome, où il n'y avait que des Italiens doctes.

La basilique Notre-Dame est un modèle du genre, elle est un peu comme un lieu de rassemblement, le reflet de l'Église universelle.

Je pense que c'est très beau lorsqu'on est Polonais, Allemand ou Congolais de se retrouver autour de sa langue pour prier et célébrer ensemble, pour faire le deuil, manger, jouer. Ça aide à se sentir unis, à savoir qu'on n'est pas seuls. Le vicaire de Genève Pascal Desthieux encourage la communauté africaine à célébrer la messe en français le dimanche, à l'église St-Boniface. C'est un moment où elle peut se relier à ses origines. En Guinée, par exemple, la liturgie se vit dans la joie ; on prend son temps pour prier ensemble. Quand le prêtre annonce qu'il arrive dans une zone où il n'est pas passé depuis trois mois, les gens font parfois 60 km à pied pour venir l'écouter ! Si l'homélie est trop courte, ils se fâchent. Ils veulent une nourriture équivalente au temps de l'absence du prêtre, à mastiquer pendant trois mois ! »

Mais rester entre-soi a aussi des inconvénients, souligne Comé Traoré. « Savoir se confronter aux autres, percevoir leur façon de prier, d'aimer, de travailler, d'espérer est inspirant et enrichissant. Lorsqu'on choisit de s'implanter dans un autre milieu, on n'a plus le droit de vivre enfermé dans sa cellule culturelle, de tout le temps manger guinéen, de ne développer des relations qu'avec des Guinéens. Autant rester chez soi ! Les différentes communautés catholiques étrangères doivent aussi s'intégrer dans la paroisse locale, soutenus en cela par les agents pastoraux. Les efforts doivent se faire dans les deux sens. La basilique Notre-Dame est un modèle du genre, elle est un peu comme un lieu de rassemblement, le reflet de l'Église universelle. C'est vrai qu'on ne peut pas accueillir tout le monde ou tout accepter quand cela entre collision avec nos valeurs profondes, comme celles de l'Évangile. Mais il y a beaucoup d'avis qu'on peut recevoir. Il faut s'ouvrir aux autres, car tout ce qui se ferme finit par exploser. » ■

1 Cf. **Matthias Rambaud**, *Immersion et imitation. Des clés pour devenir disciple*, pp. 40-43.

Mission

Jacques Loew de conversion en conversion

Claude Ducarroz, Fribourg
prêtre, président de la Fondation Jacques Loew

PORTRAIT

D'abord athée, puis prêtre-ouvrier et fondateur de la Mission ouvrière saints Pierre et Paul ainsi que de l'École de la foi, Jacques Loew fait partie de ceux qu'on a appelés « les grands convertis du XX^e siècle ». Quel bilan édifiant pouvons-nous tirer d'une telle aventure humaine et chrétienne ?

Cet homme avait tout pour être heureux. Fils unique d'une famille bourgeoise, entre le soleil de Nice et des études de droit à Paris, Jacques Loew se découvre à 24 ans « complètement athée … puisqu'avant sa naissance rien n'existe pour l'homme et qu'après sa mort rien n'existe non plus ». Un athéisme hédoniste, avec un grand creux à l'intérieur. Un séjour à Leysin, pour cause de maladie, sera un peu son chemin de Damas, complété par quelques jours à la Chartreuse de la Valsainte, en Gruyère.

La beauté de la nature le conduit à l'orée de la foi, le témoignage des moines en pleine eucharistie plante en lui cette réflexion décisive : « Ou bien ces hommes sont fous ou bien c'est moi qui suis aveugle. » Il prie, médite l'Évangile et entre dans l'univers de la foi par la porte royale de l'amour de Dieu. Encore doit-il « avaler l'Église, » lui qui a été placé à la catéchèse protestante pour échapper aux griffes des curés. Finalement, il choisit de rester là où l'on peut dire en vérité les paroles de l'eucharistie, dans l'Église catholique, malgré ses lourdeurs historiques.

La ferveur du néophyte

Re-né dans la foi au Christ vivant et dans la communion de l'Église, le jeune converti s'annonce chez les dominicains en 1934. Il goûte à fond la théologie thomiste et devient prêtre en 1939 sans se douter qu'une nouvelle conversion l'attend.

L'Église de France est alors soulevée par une volonté de nouvelle évangélisation en milieu ouvrier. Entraîné par le Père Lebret, fondateur d'Économie et Humanisme, Jacques Loew devient le premier prêtre-ouvrier de Marseille. Ce fils de la bourgeoisie partage la vie des dockers. Dans la solidarité sur les quais, il prend conscience de plusieurs misères dans ce peuple : la violence de l'injustice, le manque de considération, de tendresse, de sens à la vie. Treize ans durant, sa vie de prêtre sera intimement mêlée à celle des prolétaires.

Deux rencontres illuminent cette recherche et cette expérience originales. En 1942, c'est un premier contact avec Madeleine Delbrêl, elle-même convertie, qui s'est installée en banlieue rouge de Paris, à Ivry, pour témoigner de l'Évangile en pleine pâte marxiste. Puis en 1951, c'est la rencontre avec Mgr Montini, le futur pape Paul VI, sympathisant des initiatives pastorales venues de France.

Claude Ducarroz est prévôt émérite du Chapitre cathédral de Fribourg. Il a dirigé l'École de la foi et est engagé dans le Groupe des Dombes. Il a nombre d'articles et d'ouvrages à son actif. Il est notamment co-auteur de *Prêtres… Et Demain ?* (2019, recension à la p. 77). cducarroz.blogspot.com

Mais en 1954, le couperet tombe de Rome. Il est mis fin brutalement à l'expérience des prêtres-ouvriers, ce qui provoque une grave crise parmi les concernés. Des prêtres quittent le ministère pour demeurer avec les ouvriers, d'autres finissent par obéir, la mort dans l'âme.

Il a l'intuition qu'il faut inventer autre chose pour garder la solidarité avec le monde ouvrier, tout en évitant les pièges d'une sécularisation politique du ministère.

Le Père Loew réagit par une résilience douloureuse mais positive. Il a l'intuition qu'il faut inventer autre chose pour garder la solidarité avec le monde ouvrier, tout en évitant les pièges d'une sécularisation politique du ministère. En 1955 déjà, il fonde la Mission ouvrière saints Pierre et Paul, la MOPP. Dans les milieux populaires, il lance des équipes à forte densité évangélique : partage de vie avec les plus pauvres, intense animation spirituelle et liturgique. De telles mini-communautés sont fondées aux quatre coins du monde, dans ces périphéries devenues chères au pape François. La MOPP, c'est la réponse prophétique, mais aussi ecclésiale, à l'épreuve de l'interdiction des prêtres-ouvriers en France. Un rebondissement réussi, une nouvelle conversion.

Les piliers de l'École de la foi

À l'affut des besoins de l'Église en ses profondeurs, le Père Loew a l'intuition que l'avenir du Concile se joue au niveau d'un retour aux fondamentaux de la vie chrétienne. À partir de la redécouverte catholique de la Parole de Dieu - désormais largement diffusée *dans* et *hors de* la liturgie -, il faut constituer de nouveaux levains d'Évangile pour la pâte humaine et ecclésiale. La mission se fera à partir de petites communautés-signes, ce qui correspond d'ailleurs à l'évolution en cours parmi les institutions religieuses. Les grandes structures se fractionnent en mini-communautés. Mais encore faut-il accompagner et nourrir les membres. C'est la fondation de l'École de la foi à Fribourg, dont la théologie universitaire offre alors une opportunité de formation plus sereine qu'en France, en ces lendemains de 1968.

Depuis, fidèle au projet de son fondateur, l'École de la foi a formé près de 2000 « disciples » - expression chère à Jacques - à partir d'un enseignement biblique et théologique sérieux, une vie spirituelle et liturgique savoureuse et surtout une vérification de l'acquis dans les profondeurs d'un partage communautaire. Aujourd'hui encore, des laïcs, des religieux/ses et des prêtres en témoignent avec bonheur. Si l'École de la foi de Fribourg a dû malheureusement cesser ses activités en 2006, une autre a pris le relais en Côte d'Ivoire, à Yamoussoukro.

Mais ce n'est pas encore pour le Père Loew la fin des conversions. Pas facile pour un fondateur de laisser son œuvre entre d'autres mains. Jacques Loew l'a fait pour la MOPP en 1973, et en 1981 pour l'École de la foi en la confiant à un couple diaconal, Noël et Josiane Aebischer. D'anciens désirs remontent à la surface de son âme. La vie communautaire en monastère ? La vie érémitique dans la solitude ? Sa recherche personnelle est laborieuse. Cîteaux, Tamié, des ermitages dans les Pyrénées, il finit par trouver son ultime nid spirituel parmi les moniales trappistines d'Echourgnac, dans le Périgord. C'est là qu'il se remet entièrement à Dieu, le 14 février 1999, à l'âge de 91 ans.

Mission

Jacques Loew
de conversion en conversion

Des traces vives

Il nous reste aujourd'hui des traces signifiantes de ce riche parcours. D'abord la foi. Elle ne fut pas pour lui un héritage, mais une irruption à partir du vide. Dans une société de plus en plus sécularisée, les croyants par tradition sont moins nombreux. Nos contemporains sont ou seront de plus en plus des commençants ou des recommençants. Relire Jacques Loew ne peut qu'encourager les novices de l'Évangile.

Une fois reconnu le visage humain et divin de Jésus au terme d'un voyage intérieur, c'est une autre histoire qui commence, la rencontre inévitable avec une Église fort imparfaite. Par les temps qui courent, il semble que les distances d'avec l'Église soient plus spontanées que les communions avec cette institution d'apparence trop humaine. Dans l'itinéraire de Jacques Loew, les rencontres personnelles ont compté davantage que les prestiges historiques des structures. Où sont de nos jours ces témoins significatifs ? Ne sommes-nous pas tous invités, malgré nos faiblesses, mais dans la transparence de quelque béatitude évangélique, à servir de relai pour des cœurs assoiffés d'amour ouvert sur la vraie vie ?

Puis, quand l'homme et le chrétien finissent par coïncider, comment choisir sa voie pour avancer sur le chemin du salut ? Il faut avoir le cœur accroché à l'espérance, car l'itinéraire peut réserver bien des surprises, et la souplesse qui permet plusieurs vocations successives, car naviguer avec Dieu n'est jamais chose tranquille. Il faut aussi donner la main aux laissés-pour-compte au bord de la route. Le bourgeois Jacques Loew a toujours préféré la fréquentation des pauvres et « des derniers » pour découvrir le lieu humain et ecclésial où Dieu lui donnait rendez-vous. C'est dans cette proximité qu'il a trouvé les terrains de sa mission, en même temps que le bonheur d'être homme. Et aussi la véritable Église de Jésus, autrement dit là où bat le cœur eucharistique du Christ et où souffle le vent imprévisible de l'Esprit.

Ultime parole, ultime silence

Enfin, il n'y a de transmission qui aide à vivre que celle qui s'offre à partir d'une vie entièrement donnée. Jacques Loew s'est beaucoup donné, non sans peine. Trouver le terrain d'atterrissage final pour déposer son destin dans les mains de Dieu fut une quête ardue. On ne se quitte jamais sans arrachements quand il s'agit de se laisser absorber par l'Amour, jusqu'au bout.

Le dernier mot fut son silence, à l'ombre des monastères de contemplation, quand tout est déjà dit, quand il ne reste plus qu'à offrir le dernier sourire, le dernier soupir. Après avoir vécu tant bien que mal avec Jésus au milieu des hommes, nul ne peut faire l'économie de mourir un peu comme lui, avant de passer dans la Pâque avec lui. Pas seulement mourir en communiant, mais aussi communier en mourant. Ou, selon Jacques, « comblé de n'être jamais rassasié de te désirer, et de commencements en commencements, par des commencements sans fin, j'irai ». ■

Jacques Loew
Le bonheur d'être homme. Entretiens avec Dominique Xardel
Paris, Le Centurion
1988, 380 p.

« La plus extravagante idée qui puisse naître dans la tête d'un politique est de croire qu'il suffit à un peuple d'entrer à main armée chez un peuple étranger, pour lui faire adopter ses lois et sa constitution. Personne n'aime les missionnaires armés et le premier conseil que donnent la nature et la prudence, c'est de les repousser comme des ennemis. »

Maximilien de Robespierre (1792, au Club des Jacobins)

« Ainsi cette ancienne trinité que composent la vérité, la bonté et la beauté n'est peut-être pas simplement une formule vide et flétrie, comme nous le pensions aux jours de notre jeunesse présomptueuse et matérialiste. Si les cimes de ces trois arbres convergent, comme le soutiennent les humanistes, mais si les deux troncs trop ostensibles et trop droits que sont la vérité et la bonté sont écrasés, coupés, étouffés, alors peut-être surgira le fantastique, l'imprévisible, l'inattendu, et les branches de l'arbre de beauté perceront et s'épanouiront exactement au même endroit et rempliront ainsi la mission des trois à la fois. »

Alexandre Soljenitsyne (in *L'Express*, 4.1.1972)

Mission

À l'âge numérique
autre homme, autre chrétien

R.-Ferdinand Poswick osb, Maredsous
bibliste et informaticien

SOCIÉTÉ

Notre nouvelle civilisation fondée sur le code numérique demande aux chrétiens de repenser la gestion de leur mission évangélisatrice. Un foisonnement d'études très documentées existe déjà sur ce thème, avec cette problématique en particulier : comment faire d'Internet un lieu de communion plutôt que de communication.

Moine bénédictin, le Frère Poswick fut le fondateur et le directeur du Centre informatique et Bible de Maredsous (1968-2014). Il est co-fondateur du Computer Museum NAM-IP (à Namur) qui a incorporé toutes les traces des travaux pionniers de Maredsous (www.nam-ip.be).

En 1977, un petit livre prophétique était édité sous le titre *Autre homme, autre chrétien à l'âge électrique*. Il reste un guide pour orienter la mission de l'Église : « Pour la communication de l'Évangile et l'éveil de la foi, qui est la tâche principale des Églises, doit-on d'abord faire porter l'effort sur les mass media ou sur les groupes-media ? La réponse est nette : sur les groupes-media. Nul ne peut servir deux maîtres. Voilà pourquoi, tout en allant au temple et dans les synagogues, lieux officiels de la Parole, Jésus a opté avant tout pour le groupe-media des disciples allant de village en village. […] Le secret de l'évangélisation réside avant tout dans le témoignage de vie intense de communautés qui se recommandent de Jésus. L'intérêt des groupes-media est d'être directement branché sur la création et le développement intérieur de telles communautés. »[1]

Une autre référence dans le domaine est la revue *Communication Research Trends (CRT)*, publiée aux États-Unis depuis 1980 par des jésuites attentifs aux médias. Elle propose une réflexion sérieuse et bien documentée sur les nouvelles données qui devraient modeler une évangélisation respectueuse et attentive. Les responsables de communautés chrétiennes peuvent y trouver le terreau critique pour asseoir les exigences et les « bonnes pratiques » d'une vision renouvelée de la mission évangélique.

Si certains numéros de cette revue sont des réflexions plus systématiques sur la place de la foi et de sa communication dans une culture dominée par les médias électroniques,[2] tous les autres aspects explorés[3] méritent d'être pris en considération pour dessiner les attitudes souhaitables, aujourd'hui et demain, pour la communication de la Bonne Nouvelle.

Une intelligence plus puissante

Impossible de faire la somme des observations de ces chercheurs, mais il est clair que nous sommes entrés dans une nouvelle civilisation qui remplace celle fondée sur le code alphabétique, née à Babylone 1500 ans avant notre ère. Cette civilisation de la « lettre alphabétique » a permis à l'*homo sapiens* de développer ses capacités intellectuelles pour contrôler son environnement.

Avec l'utilisation généralisée du code numérique (0 et 1) depuis moins de 75 ans, l'humanité planétaire s'unifie et se dote des moyens collectifs d'une intelligence bien plus puissante que toutes les « sommes littéraires » de connaissances accumulées dans les mémoires dormantes des bibliothèques … et des plus hauts esprits dispersés dans les académies de la planète ! Il s'agit donc d'utiliser cette intelligence collective et électronique (plutôt qu'« artificielle ») pour tenter de discerner ce que sont aujourd'hui les voies de Dieu, quel est l'humain réellement en communion avec le Ressuscité et comment permettre au plus grand nombre d'entrer dans cette communion.

Diffuser n'est pas partager

Voici quelques idées glanées dans la revue *CRT*. Mathias Sharer estime que le pape Benoît XVI, dans son exhortation aux jeunes pour qu'ils utilisent YOUCAT (premier *Catéchisme de l'Église catholique* pour les jeunes) avec passion et persévérance pour « rester en dialogue » avec la foi, oublie le caractère très ambivalent (voir ambigu) du *medium*. Il fait croire que la foi est accessible à tous, à tout moment et seulement de façon virtuelle, alors qu'elle ne peut se partager et se vivre que dans un espace interpersonnel réel et concret.[4]

Antonio Spadaro sj, directeur de la *Civiltà Cattolica*, avance que pour le croyant l'Internet comme lieu de connexion doit devenir une voie vers la communion. L'Église, en effet, ne peut être seulement une « société cognitive », parce que la « grâce » est très différente d'une « information » ![5] Témoigner de l'Évangile ne consiste pas à diffuser des contenus, mais à les « partager » dans un contexte de relations personnelles. Les chercheurs en ce domaine ne devraient peut-être plus parler de *médias*, mais plutôt de *tissus connectifs*.

Le bibliste Thomas Boomershine, fondateur du mouvement des *story tellers* aux États-Unis, insiste pour sa part sur le fait que le message évangélique est d'abord une Parole vivante qui se communique de personne à personne. Des siècles de référence aux « écrits » ont peut-être faussé cette communication de la Parole, que les médias électroniques nous obligent à redécouvrir.[6]

De son côté, l'évêque orthodoxe serbe Maxime Vasiljevic accroche le rôle pastoral de tous les responsables pastoraux à l'iconicité de leur agir et de leur comportement. Une iconicité qui devient un atout capital dans une culture dominée par l'image. Le défi est de ne pas diluer ce rôle iconique dans n'importe quelle modalité de transmission d'images dont les réseaux électroniques se nourrissent.[7]

Enfin, Nadia Delicata, professeure de théologie morale à l'Université de Malte, se demande quelle morale il faut enseigner dans un monde où l'image de l'humain et des modalités de ses agissements subit des transformations considérables et rapides. Les technologies, comme extension de l'humanité, ne participent-elles pas au jugement sur la justesse et la bonté d'un agir ? La vision gréco-romaine de l'homme, qui a commandé tout l'enseignement moral de l'Occident, ne doit-elle pas être remplacée par une vision plus cosmique d'un humain inséré dans une création (créativité ?) dont il est responsable ?

Si les technologies sont artificielles, Nadia Delicata reconnaît que l'artificialité fait partie de la nature même de l'humain. Comme le dit Walter Ong, « la technologie convenable-

Mission

À l'âge numérique
autre homme, autre chrétien

ment intégrée [à l'humain] au lieu de dégrader l'humanité, la perfectionne ».[8] Et Nadia Delicata de conclure : « Nous laver les mains en refusant d'être ce que nous devons devenir - des actants qui doivent co-créer avec la divinité - nous réduirait à être d'anonymes esprits gouvernés par des passions incontrôlées … [Cette conscience co-créatrice] doit nous amener à une attitude de prudence cosmologique : avec des machines de plus en plus intelligentes et indépendantes, il faut prendre en compte d'urgence le fait que nos capacités de raisonnement moral deviennent elles-mêmes technologiquement augmentées. […] Il y a une extension du pouvoir humain de communiquer (essentiel au spécifique humain) qui crée de nouvelles manières de réaliser la communion avec les humains, et donc aussi avec Dieu. »[9]

L'homo creativus

Quelques pistes simples (simplistes ? ... à voir !) sur la façon d'envisager la mission dans le cadre de notre nouvelle civilisation peuvent être ainsi envisagées : une attention renouvelée et accélérée à *promouvoir le spécifique humain* au sein d'une humanité en évolution sans précédent ; dans ce spécifique humain, *développer la parole comme tissu connectif*, une parole aimantée par la volonté de communion entre des personnes ; *développer les ressources propres au spécifique humain et à la parole* que sont la relation (qui n'est pas l'information, ni seulement la communication), le jugement (et donc le bon sens, qui n'est pas le raisonnement), le souvenir (qui n'est pas la mémoire), le réel (qui n'est pas le virtuel) … et construire les pédagogies pour développer ces spécificités. *Les humains doivent entrer dans une dynamique de prise de conscience qu'ils sont à l'image de Dieu* et, depuis l'incarnation de ce Dieu en l'humanité, en cheminement vers la divinisation ; et donc des êtres « co-créateurs » avec Dieu, responsables des développements humains, de leur racine biologique sur la Terre et de leur appel à intégrer tout le créé dans un Corps organiquement développé, le Corps du Ressuscité.

Il s'agit là d'une fameuse mission ! Elle consiste à inventer et modeler l'*homo creativus*, qui remplacera progressivement l'*homo sapiens*, qui a lui-même supplanté l'*homo faber* il y a quelques 30 000 ans. Mais pour le Dieu de Jésus de Nazareth, « mille ans sont comme un jour » (2 Pierre 3,8). ■

1 **Pierre Babin et Marshal McLuhan**, *Autre homme autre chrétien à l'âge électrique*, Lyon, Chalet 1977, pp. 189-190.

2 *CRT* 27/1, 2008 ; 30/1, 2011 ; 31/1, 2012 ; 32/3 2013 ; 37/2, 2018 : Saint-Louis Mo, Centre for the Study of Communication and Culture.

3 Par exemple : les divertissements médiatiques, les enfants face aux médias électroniques, le dialogue, le marketing, le star system, biologie et communication, la communication politique, le voyeurisme de *YouTube*, la culture populaire, les relations de travail, l'agression comme forme de communication, la fin de vie, la communication dans le sport, le changement de donne provoqué par Facebook, le rôle du débat sur les « genres »…

4 **Mathias Sharer,** *CRT* 32/3, *op. cit.*, p.12.

5 **Antonio Spadaro,** *idem*, pp. 35-37.

6 **Thomas Boomershine,** *CRT* 37/1, 2018, Saint-Louis Mo, Centre for the Study of Communication and Culture.

7 **Maxime Vasiljevic**, *idem*, pp. 20-24.

8 **Walter Ong**, *Orality and Literacy. The Technologising of the Word*, Metuen, London-New York 1982.

9 **Nadia Delicata,** Intervention au symposium *Toward a renewed catholic communications pedagogy* de l'Université Notre-Dame, Indiana, 9-11 juillet 2019.

Mission

Du vide et de l'accueil
l'Espace des arts Sankt Peter Köln

Stephan Ch. Kessler sj, Cologne
théologien

ARTS

La mission des croyants est de transmettre, dans le contexte qui est le leur - aujourd'hui celui d'un monde sécularisé -, l'expérience d'une foi vécue. À Cologne, la paroisse Sankt Peter a choisi l'art contemporain et la musique comme médiateurs de transcendance, dans une ouverture inconditionnelle, sans visée pastorale. Récit d'une expérience innovante.

La foi vit de la tradition. Ce lien consiste non pas à honorer les vestiges de traditions pétrifiées, mais à transmettre un feu vivant. Si les baptisés ne parviennent pas à découvrir le buisson ardent de la Révélation dans l'aujourd'hui d'un monde sécularisé, les Églises se verront confinées aux rôles d'agences sclérosées, pourvoyeuses de rites et de salut pour des milieux désuets. Toutes leurs actions demeureront vides et stériles. Or l'Église est toujours tournée vers le présent, l'aujourd'hui de Dieu. Les chrétiens ont donc l'obligation de remplir leur mission d'une manière adaptée à notre temps.

Stephan Ch. Kessler est depuis 2017 le curé de l'Espace des arts Sankt Peter Köln (www.sankt-peter-koeln.de). Il enseigne la patrologie à la Faculté jésuite Sankt Georgen, de Francfort-sur-le-Main.

Sankt Peter est la plus ancienne église paroissiale catholique du centre-ville de Cologne. L'édifice remonte aux époques romane et gothique tardive. Reconstruit selon des lignes simplifiées après les destructions de la dernière guerre, il fut dès le Haut Moyen Âge un centre de spiritualité influent. Sa vie aujourd'hui est à la fois très normale et inhabituelle de par sa qualité d'espace voué aux arts, dans une démarche aux limites de l'esthétique.

Résolument contemporain

C'est en raison de ce profil innovant que cette paroisse, au minuscule territoire, mène encore ses activités de manière autonome, contrairement aux unités pastorales de Cologne qui tendent à s'étendre toujours plus. Sous la conduite de jésuites, Sankt Peter s'ouvre sans a priori à l'art contemporain abstrait et à la musique d'aujourd'hui. Cette orientation à la fois esthétique et spirituelle se caractérise par trois mots-clés complémentaires : résolument contemporaine, distinctement biblique, ignacienne.

Sankt Peter se propose d'offrir un espace ouvert à la liberté de l'art contemporain, hors de tout dessein préconçu et de motivation pastorale de type ecclésiastique. Cette retenue, cette ascèse même par rapport à une récupération missionnaire trop hâtive dans le langage ou le milieu ecclésiastique, se fonde sur la conscience de la capacité qu'ont les arts de créer des mondes transcendants inaccessibles à la foi et à la religion.

Les pratiques religieuses et liturgiques visent à donner une réalité au monde suprasensible (notamment par la Parole et l'action dans la prédication et les sacrements). Les arts et la musique font de même, mais sans le canon ni la profession

Mission

Du vide et de l'accueil
l'Espace des arts Sankt Peter Köln

de foi, et ils enrichissent à leur manière l'aspiration humaine à la transcendance.[1] C'est là que réside leur immense potentiel pour répondre aux questions de nos contemporains, ce à quoi les Églises ne parviennent plus, en dépit d'une visée semblable.[2]

Trop souvent, néanmoins, l'empathie réciproque entre les Églises et les arts fait défaut, ainsi qu'une dose suffisante d'ouverture et de tolérance. Il faut développer cette sensibilité empreinte de respect, capable de garder ses distances et de percevoir les liens qui existent au plan métaphysique. Mais on touche ici à des questions de pouvoir, de celles qui souvent ne trouvent dans l'Église que des solutions inadéquates en raison d'une certaine arrogance spirituelle ou de motifs liés à une bureaucratie cléricale.

Coexistence et autonomie

La primauté du service divin à Sankt Peter est parfois assurée à la manière de Jésus, c'est-à-dire en s'intégrant et en se situant dans l'ensemble. L'art et la liturgie coexistent dans ce même espace, car ils sont tous deux des expressions d'une ouverture métaphysique. Cela ne va pas de soi dans les milieux d'Église, mais c'est en revanche nettement perçu comme une ouverture par le monde de l'art.

La rencontre sans compromis du service divin et de l'art dans un même espace, et les réactions à la fois d'attirance et de rejet qu'elle suscite amènent à faire l'expérience de la distance et de l'altérité. De part et d'autre, il faut accepter ces tensions et ces provocations. Renoncer à toute forme d'instrumentalisation, de zèle missionnaire : l'art reste l'art, l'Église reste l'Église. La rencontre entre l'art et l'espace ecclésial doit demeurer un défi susceptible de laisser de la place à l'inattendu.

Le programme d'art d'avant-garde de Sankt Peter marque ainsi la vie ecclésiale de cette paroisse d'une empreinte particulière. Cette mission, par la présence dans l'aujourd'hui, est attirante à sa manière : elle ouvre un accès à la spiritualité et à l'esthétique et communique un sentiment de contemporanéité authentique.

Les milieux d'Église ont largement perdu l'habitude de la confrontation directe avec les courants de la modernité et de sa culture, depuis les injonctions ecclésiastiques qui les ont poussés, notamment au XIX^{e} siècle, à se retrancher dans des positions de refus antimodernistes. Même si Vatican II a ouvert une brèche dans cet isolement et dans l'étroitesse confessionnelle catholique, l'actualisation que recherchait l'*Aggiornamento* du Concile ne se fraie que péniblement une voie, au plan esthétique et culturel, dans les courants actuels de notre époque sécularisée. Et comme en outre le thème de l'art chrétien n'est plus à l'ordre du jour, la Kunst-Station de Cologne a pris le chemin d'une ouverture inconditionnelle, en renonçant sans équivoque à toute récupération missionnaire.

Sankt Peter s'efforce donc de résister de façon cohérente à la tentation d'une médiation de type pastoral ou d'une mainmise missionnaire sur la différence culturelle. Le fait de vivre cette tension a pour conséquence que cette Église suscite un regain d'intérêt. Outre la communauté qui se réunit pour célébrer, existent celles, autonomes, qui se rassemblent autour de l'art et de la musique et dont le rayonnement s'étend au niveau régional et même international. Ces différentes « communautés » représentent des milieux et des groupes d'intérêt distincts. L'Église s'en trouve plus riche et plus vaste.

Claire Morgan, « Act of God », Espace des arts de Sankt Peter Köln, 2015
© Claire Morgan

Ce qui relie tout ce monde demeure l'espace ecclésial et son atmosphère empreinte depuis des siècles de spiritualité et de beauté, dans laquelle se vivent les tensions et le dépaysement. De même que l'art a besoin de liberté, de même le service divin a besoin de la sienne : l'art n'est pas instrumentalisé et la liturgie s'expose au risque de l'art autonome, sans toutefois abandonner son ordre propre.

Un nouveau style

La structure sociale d'une Église du peuple, qui a détenu durant des siècles le monopole quant à la détermination des formes de la vie religieuse en Europe, touche à sa fin. De nos jours, ce type d'Église se meurt à une cadence accélérée et méconnaît « ce que l'Esprit dit aux Églises » (Apocalypse 2,11) au travers de la culture actuelle.

Ce démantèlement, qui est un processus douloureux, engendre désarroi et tristesse. Dans le même temps, l'Église s'accroche à des structures dépassées en y investissant des forces et des moyens considérables. Souvent l'énergie et la créativité de l'annonce de l'Évangile - véritable tâche de la mission - s'en trouvent entravées. Ainsi, la distance avec les courants du temps présent se creuse et devient de plus en plus un abîme détestable et insurmontable.

Si l'Église veut que sa prédication demeure pertinente dans un monde sécularisé, elle doit trouver et adopter, dans ses rapports avec le monde, une forme totalement différente. Le jésuite Christoph Theobald énumère les éléments de ce nouveau style de relations que Sankt Peter cherche à expérimenter. « Le christianisme comme style » intègre la

Mission

Du vide et de l'accueil
l'Espace des arts Sankt Peter Köln

sainteté comme une altérité distincte face au monde, mais il comporte aussi une culture de la rencontre, tournée vers le monde et sans préjugés.[3]

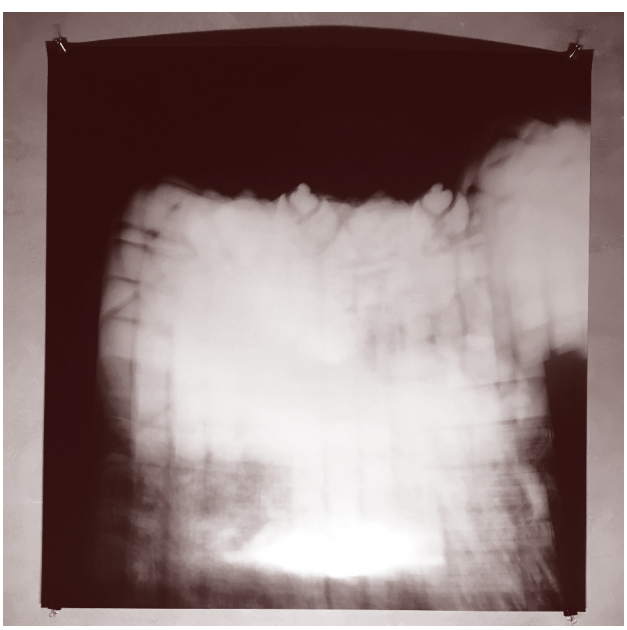
Un espace libre

L'engagement à Sankt Peter est voué à cette dynamique. L'intérieur de l'église est en grande partie vide ; on a renoncé à le meubler, ce qui ménage un espace libre qui permet de respirer et de porter le regard sur l'essentiel. Les célébrations sont aussi volontairement sobres, mais leur valeur de signe est claire et expressive. Les cours de langue donnés aux migrants dans la petite salle paroissiale en semaine incarnent la dimension diaconale de la foi. Dans la cour, à côté de l'église, on a construit une station d'urgence pour des personnes toxicodépendantes, qui sont les pauvres de ce quartier de Cologne. Enfin, cinq fois par an, dans un esprit d'hospitalité inconditionnelle, des artistes sont invités à présenter leurs travaux dans cet espace spécifique.[4]

Leurs œuvres remplissent l'espace d'un silence vibrant. Cela a été le cas avec *Act of God*, de Claire Morgan (2015). Au début de 2019, le jeune artiste Philip Stoll a exposé ses tableaux photographiques créés à Sankt Peter. La dissolution du figuratif dans les images fait apparaître quelque chose de neuf. La lumière elle-même crée un « espace autre », visible et perceptible (Michel Foucault). Elle permet de dépasser l'espace concret, pour atteindre un monde métaphysique. Dans ces images de Philip Stoll, comme dans d'autres installations, l'évidence est voilée, contournée ou invisible. Une réalité invisible devient perceptible. C'est tout, il n'y a rien de plus.

Accepter l'espace indéterminé du vide et maintenir une ouverture hospitalière, telle est la mission dans le présent d'un monde sécularisé. Dans l'aujourd'hui de Dieu, ne serait-ce peut-être pas là une manière de transmettre la foi ? Dieu le sait. ■

(traduction Claire Chimelli)



Philip Stoll, « Consensus. Light and Space », Espace des arts de Sankt Peter Köln, 2019
© Philip Stoll

1 Cf. *Effleurer l'invisible* et *Musique, des notes pour liens*, les dossiers de *choisir* n° 686, janvier-mars 2018. (n.d.l.r.)

2 **Christoph Theobald**, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité*, 2 vol., *Cogitatio Fidei* n° 260 et 261, Paris Cerf 2007, 512 p. et 624 p.

3 **Christoph Theobald**, *Christentum als Stil. Für ein zeitgemäßes Glaubensverständnis in Europa*, Freiburg, Herder 2018.

4 **Guido Schlimbach**, *Für einen lange währenden Augenblick. Die Kunst-Station Sankt Peter Köln im Spannungsfeld von Religion und Kunst*, Regensburg, Schnell und Steiner 2009.

Mission

Des films basés sur la foi
la niche de Saje Diffusion

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CINÉMA

Il existe aux États-Unis un véritable marché pour les *faith based movies*, et les Majors du cinéma l'ont bien compris. En France, la société Saje s'est lancée dans leur diffusion, mais avec plus de difficulté, comme en témoigne dans cet entretien Hubert de Torcy, son directeur.

Aux États-Unis, le film chrétien a montré qu'il était capable de rassembler des millions de spectateurs; du coup il est devenu intéressant pour les plus gros studios de production. Eux qui se préoccupent principalement de marketing et d'audience, et qui cherchent régulièrement de nouvelles niches, le considèrent comme un marché à part entière. Sony et Lionsgate (canadien) ont chacune créé une filiale spécialisée dans le pays pour développer ce créneau, qui progresse à la fois sur le plan quantitatif et qualitatif, même s'il fait rarement dans le film d'auteur.

Ces films, par contre, restent mal distribués en France et en Suisse, même si c'est un peu mieux depuis l'arrivée de Saje Distribution.[1] Cette société basée à Paris est spécialisée dans la distribution en français de films et de téléfilms d'inspiration chrétienne. À l'origine, il y a une dizaine d'années, elle faisait essentiellement du petit film promotionnel pour le compte de l'Église. Ce n'est qu'en 2014 qu'elle s'est lancée dans la distribution.

« Je travaillais depuis longtemps déjà dans les médias chrétiens. Fort de ces réseaux, je me suis lancé dans la distribution en France, avec *Cristeros* [film historique mexicain qui relate la guerre civile déclenchée par les lois anticatholiques de la nouvelle constitution du Mexique, en 1917]. Ça a bien marché et la profession nous a encouragé à continuer », explique Hubert de Torcy, directeur de Saje Distribution.

Aujourd'hui, la société française travaille aussi avec les DOM-TOM, la Belgique francophone, la Suisse romande (avec une plus forte mobilisation protestante) et trois pays africains. Elle a développé une activité d'agence de communication pour des distributeurs qui ont des films chrétiens dans leur escarcelle mais qui maîtrisent mal le marché européen (*Le pape François*, un film de Metropolitan, *La résurrection du Christ* ou *L'étoile de Noël*, de Sony).

Idéologie et sous

De fait, la diffusion de films chrétiens en France, où il y a une méconnaissance croissante du christianisme, voire une hostilité, ne s'accompagne pas du même engouement que sur le continent nord-américain. « La plupart des films américains sont des productions de type évangéliques, qui se déroulent dans des contextes protestants. Aux États-Unis, la profession fait appel à des gens qui con-

Mission

Des films basés sur la foi la niche de Saje Diffusion

naissent le sujet, qui ont la foi. En France, c'est l'inverse : si vous faites un film comme *La prière* et vous vous appelez Hubert de Torcy, tout le monde se pincera le nez et dira ‹c'est un épouvantable film prosélyte› ; si vous vous appelez Cédric Kahn et faites profession de foi d'athéisme, tout le monde encensera votre film ! » constate le directeur de Saje.

Les exploitants de salles ont découvert qu'un public existait pour ces films véhiculant un message chrétien. Rares sont ceux qui les refusent par idéologie.

La sortie en salle se révèle donc plus coûteuse et compliquée en France. « Avec *Forgiven*, j'ai perdu 100 000 euros, témoigne-t-il. Nous avions organisé une grosse avant-première à l'Unesco. L'acteur Forest Whitaker et le réalisateur Roland Joffé étaient présents et ont fait tous les plateaux TV. Nous avons aussi mené une campagne d'affichage de deux semaines dans le métro parisien. Malgré cela, *Forgiven* n'a fait que 20 000 entrées la première semaine de sa diffusion, ce qui est très mauvais par rapport aux autres films alors à l'affiche. Au bout de deux semaines, le film était retiré… »

« En moyenne, nous sortons une vingtaine de DVD et cinq films en salle par an. Cinq salles obscures projettent nos films à Paris, et sur l'ensemble du territoire national, nous distribuons entre 50 et 100 copies par film. » Un succès honorable : les exploitants de salles ont découvert qu'un public existait pour ces films véhiculant un message chrétien. Rares sont ceux qui les refusent par idéologie. Les plus gros succès des films distribués par Saje reviennent à *Jésus, l'enquête*, avec près de 100 000 entrées en France, et *L'étoile de Noël*, avec 575 000 entrées, ce qui en a sidéré plus d'un.

Plus hermétique par contre est la porte de la télé. Pourtant elle est essentielle dans l'économie d'un distributeur ! KTO, qui a peu de moyens, achète - bon marché - trois téléfilms par an de vies de saints à Saje Distribution, ce qui couvre une petite partie des frais du doublage. Ailleurs, d'autres réticences se font jour. « Notre vendeur télé a eu quelqu'un chez Canal qui lui a dit texto : ‹Moi je ne prendrai jamais les films de Saje !› Une de ses collègues cependant avait déjà pris *Little Boy*, mais cela reste exceptionnel. *Bakhita* est un des rares films qui a été acheté par une télé ‹profane›, la chaîne France Ô. »

Du côté du Centre national du cinéma, les aides se font aussi attendre, probablement pour les mêmes motifs idéologiques, « même si on ne nous a jamais dit officiellement que la porte nous était fermée pour des raisons religieuses. Si vous ne parlez pas d'homosexualité, de diversité, etc., vous n'êtes pas dans les clous. »

Un secteur à conquérir

Heureusement pour Saje, le réseau chrétien fonctionne encore, même si certains prêtres ont l'impression de faire un acte de bravoure extrême lorsqu'ils mettent une affiche de film dans leur église. D'autres curés et pasteurs ont compris que les films basés sur la foi sont un enjeu d'évangélisation majeur et ils

Hubert de Torcy
© Patrick Bittar

organisent des séances de projections privées.

Le cinéma, en effet, à notre époque où la culture passe par le son et l'image, est un vecteur privilégié d'évangélisation populaire. « Une étude a montré que dans les salles des grands réseaux (UGC, Gaumont), 75% des spectateurs décident du choix du film sur place. Souvent parce qu'ils ont un abonnement. Du coup, une part du public qu'on arrive à attraper n'est pas ‹dans le bocal›. De même pour les ventes en VOD (vidéo à la demande). C'est la force du cinéma par rapport aux autres produits culturels.

Le cinéma, en effet, à notre époque où la culture passe par le son et l'image, est un vecteur privilégié d'évangélisation populaire.

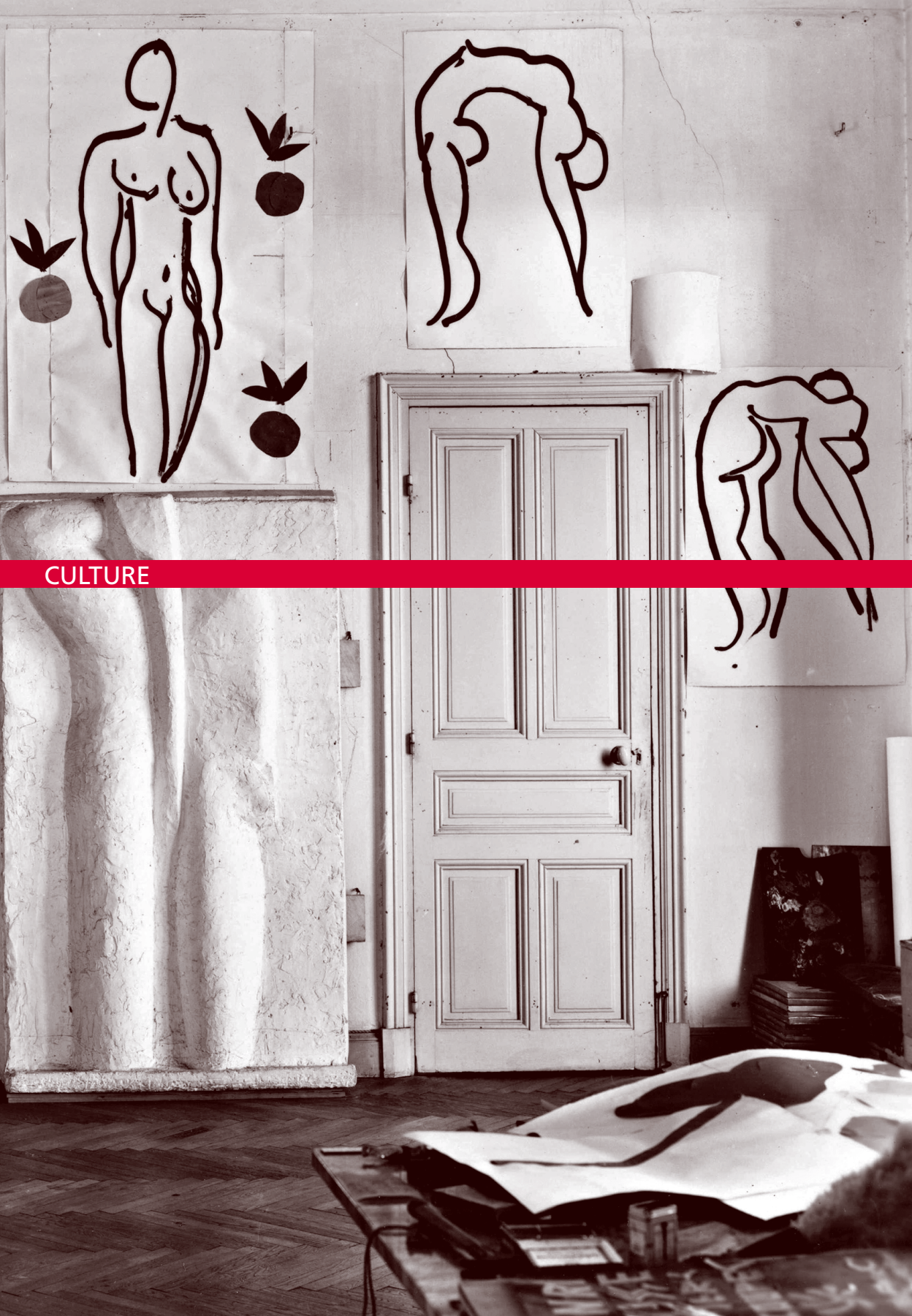
De manière plus générale, je regrette que l'évangélisation passe si peu via la culture. On a abandonné celle-ci à nos adversaires ! En revanche, les évangéliques américains, eux, ont compris. En France, les évangéliques sont moins nombreux, mais beaucoup plus motivés, plus militants. »

Hubert de Torcy souligne encore qu'en dehors des films à connotation chrétienne explicite, d'autres, de portée plus universelle et de bonne qualité, comme *Tu ne tueras point* de Mel Gibson qui pose la question de la non-violence en période de guerre, peuvent devenir de véritables œuvres d'évangélisation.

Le voyage du pèlerin

À la fin de cette année, Saje Diffusion distribuera *Le voyage du pèlerin*, une adaptation en dessin animé du célèbre roman éponyme du XVI[e] siècle, traduit au cinéma sur un mode allégorique et de *heroic fantasy*. « C'est à mi-chemin entre *Le Seigneur des anneaux* et les ouvrages de mystiques comme Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix », commente Hubert de Torcy. On pourra y suivre les étapes de la vie spirituelle d'un pèlerin qui, partant de la Cité de la désolation, traversera toutes sortes d'épreuves, avant de pénétrer dans la Cité céleste. ■

1 *choisir* a chroniqué dans sa revue ou sur son site de nombreux films sur lequel Saje est intervenu : *La voix du pardon, Forgiven, Paul, apôtre du Christ, Jésus, l'enquête, Little Boy, Le grand miracle, Le pape François, La résurrection du Christ.*



CULTURE

Exposition

La fabrique de l'œuvre
de Matisse aux algorithmes

Geneviève Nevejan, Paris
historienne d'art, journaliste

CULTURE

Il n'est pas de plus grand mystère que la genèse d'une création. D'hier à aujourd'hui, l'énigme n'a rien perdu de son pouvoir de fascination. Les récentes expériences menées par les nouvelles technologies qui permettent de créer une œuvre à partir d'algorithmes, tout comme l'exposition actuelle du Kunsthaus de Zurich, *Matisse – Métamorphoses*, le démontrent.

Matisse - Métamorphoses, jusqu'au 9 décembre 2019, au Kunsthaus de Zurich.
Catalogue de l'exposition avec 200 illustrations, Zurich, Scheidegger & Spiess 2019, 232 p.

L'exposition zurichoise fait tout d'abord revivre le contexte des débuts de Matisse et tout particulièrement l'ombre de Rodin. *Le serf, Nu couché I (Aurore)* ou *Madeleine I* (1901), par leurs hachures profondes, l'inachèvement volontaire et l'esthétique du fragment, sont dominés par la figure du commandeur. La démonstration est étayée par *Jean d'Aire*, l'un des personnages des *Bourgeois de Calais*. En se portant acquéreur en 1901 d'un plâtre de Rodin, le peintre avouait sinon sa dette tout du moins sa profonde admiration pour son aîné.

Le génie de la métamorphose

Matisse a aussi été un des grands découvreurs de ce que l'on nommait à l'époque « l'art nègre ». Avec Gertrude Stein, il le fait découvrir à Picasso. Il possédait d'ailleurs des figures jomooni (Mali), visibles à l'exposition de Zurich non loin de *La serpentine* (1909) qui en reprend les courbes et contre-courbes. Matisse interroge inlassablement ses contemporains, surtout le Picasso cubiste. Il géomé-

Henri Matisse, « Madeleine I » 1901, Bronze, San Francisco Museum of Modern Art. Photo Ben Blackwell © Succession Henri Matisse / 2019 ProLitteris, Zurich

Exposition

La fabrique de l'œuvre de Matisse aux algorithmes

trise, étude après étude et au prix d'une impitoyable défiguration, la première version encore naturaliste de *Jeannette*. L'œil droit globuleux de *Jeannette V* (1913) subsiste, quand l'œil gauche, absorbé par la joue, s'efface. En 1916, les indications de ressemblance, comme l'accessoire de la chevelure, disparaissent au profit de protubérances géométriques radicalement simplifiées.

Chez Matisse, la sculpture entre continument en résonance avec la peinture. *Nu couché* apparaît dans une dizaine de toiles entre 1907 et 1929. De manière obsessionnelle, l'artiste multiplie les séries. Il décline *Nu de dos* pendant vingt ans. L'exposition démontre par ailleurs qu'en dépit de son audacieuse modernité, il dialogue aussi avec l'Antiquité et la Renaissance. Le fonds culturel qui infuse son art est foisonnant, même si paradoxalement Matisse tend inexorablement vers une synthèse de plus en plus grande. En 1898, son maître Gustave Moreau lui prédisait déjà : « Vous allez simplifier la peinture. »

L'IA, une artiste ?

On ne vit jamais hors du temps, ainsi que le démontre Matisse. Il n'est donc pas surprenant que les artistes d'aujourd'hui interrogent les nou-

Obvious,
« Portrait d'Edmond de Belamy »
© Obvious_art

velles technologies et en explorent le champ des possibles, bien qu'ils demeurent peu nombreux dans le champ de l'intelligence artificielle (IA). Mais il arrive aussi que les concepteurs ne soient pas des artistes. Leurs productions peuvent-elles alors prétendre au statut d'œuvre d'art ? Et le fabuleux record de 432 000 dollars remporté à New York chez Christie's par l'une d'elles, le *Portrait d'Edmond de Belamy*, en constitue-t-il la caution ?

Edmond et ses trois pères

L'histoire de ce portrait naît de l'amitié de trois jeunes lycéens de la banlieue parisienne qui « rêvaient de travailler ensemble ». Agés d'une vingtaine d'années, Pierre Fautrel, Gauthier Vernier (tous deux issus d'écoles de commerce) et Hugo Casselles-Dupré décident de fonder le collectif Obvious. Hugo Casselles-Dupré est le seul spécialiste en intelligence artificielle (IA). C'est lui qui découvre le nouveau type d'algorithme développé par Ian Goodfellow, chercheur chez Google : le système GAN (*generative adversarial networks* ou réseaux antagonistes génératifs).

Des interrogations du trio sur les capacités inventives des algorithmes, naît, au terme de trois ans de recherches, le fameux portrait conçu à partir d'un logiciel ayant emmagasiné près de 15 000 peintures du XIV^e^ au XX^e^ siècle. Le titre de l'œuvre a été choisi pour rendre hommage à Ian Goodfellow (*Belamy*, selon une traduction littérale française). Mais pourquoi précisément un portrait et une facture figurative ? La volonté de démocratiser l'intelligence artificielle appliquée à l'art, répond Pierre Fautrel.

Peut-on alors encore attribuer à l'homme la paternité de l'œuvre ? Les membres du collectif s'octroient le statut d'auteurs, et Pierre Fautrel se déclare « artiste d'un nouveau genre », dans la lignée de l'art conceptuel. Il y a toujours des hommes aux commandes des machines, dit-il. La remise en cause de l'intelligence artificielle, dont on veut nous faire croire qu'elle est supérieure à la nôtre, revalorise paradoxalement sa place, sa capacité d'inventer et de concevoir.

Les 432 000 dollars de la vente de *Belamy* et les répercussions médiatiques ont attisé la convoitise de Sotheby's qui, à son tour, mettait en vente le 6 mars dernier *Memories of Passersby I* de Mario Klingemann. L'installation composée de deux systèmes GANs, alimentés de milliers de peintures des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, génère sur deux écrans l'enchaînement de visages à la manière du morphing. L'installation a été vendue 46 500 euros, dix fois moins que son alter ego français. Elle émane pourtant d'un artiste pionnier dans le champ de l'IA, lauréat du Lumen Prize for Art and Technology décerné à des personnalités artistiques utilisant les nouvelles technologies. Mais *Edmond* l'avait précédé et la surprise n'était peut-être plus au rendez-vous, d'autant que les deux œuvres présentent des similitudes redevables d'une technique identique dont le procédé est celui de l'imitation.

Rembrandt, en 148 mio de pixels

L'expérience *The Next Rembrandt* porte à un réel degré de perfection ce principe de ressemblance. À son origine, on trouve une équipe d'historiens de l'art, de développeurs et de scientifiques sous la houlette de Microsoft et de la banque néerlandaise ING. Des originaux de Rembrandt ont été scannés afin de capter chaque détail. C'est ainsi que 160 000 fragments ont été analysés pour établir un algorithme capable

Exposition

La fabrique de l'œuvre
De Matisse aux algorithmes

de produire un portrait fictif aussi parfait que le serait un chef-d'œuvre du maître.

L'algorithme a pour fonction d'établir, à partir d'exemples, des théories générales, en l'occurrence la distance entre les yeux, le nez, la bouche... Le résultat, après plus de 500 heures, est un concentré de 148 millions de pixels de ce qui fait le génie de Rembrandt, l'émouvante expressivité, le clair-obscur, la gamme sobre presque achromatique. L'ordinateur reproduit également la facture, les empattements restitués grâce à une imprimante 3D. La machine s'est substituée au faussaire pour inventer une peinture fictive à la manière de Rembrandt.

Peut-on pour autant parler d'œuvre d'art capable de combler le véritable amateur ? Beaucoup de ces productions génèrent des images floues ; pires, toutes se ressemblent puisqu'elles résultent d'un principe d'imitation.

Et si la frustration précisément résultait de l'absence de génie inventif ? Obvious travaille actuellement à partir d'estampes japonaises et prévoit de s'atteler dans le futur à la peinture pariétale. On confine finalement l'inspiration au renouvellement des sujets. Mais en dépit de la beauté, de l'intérêt intellectuel ou même du trouble que ces œuvres peuvent inspirer, la créativité voire l'émotion font cruellement défaut au processus, tout du moins à ce jour. C'est le nœud du débat autour de l'IA, considérée avec suspicion par certains artistes, telle Sylvie Fanchon pour qui « l'art ne tient pas à la technique mais à la pensée » … humaine. ■

1 www.obvious-art.com

« The next Rembrandt », documentaire, capture d'écran © www.nextrembrandt.com

Lettres

La Suisse, symbole de Jérusalem
« L'Idiot » de Dostoïevski

Stephan Lipke sj, Moscou

CULTURE

Dans son roman *L'Idiot*, écrit en grande partie à Genève en 1867,[2] Dostoïevski traite des thèmes du péché et du salut, de la mort et de la résurrection. Le personnage central est le prince Léon Nicolaïevitch Mychkine, que ses proches appellent « l'idiot » mais en qui la critique voit une figure christique.[3] Quant à la Suisse, elle y tient le rôle de Jérusalem dans les récits évangéliques des derniers jours de la vie de Jésus.

Stephan Lipke dirige l'Institut jésuite Saint-Thomas de Moscou. Il participe à une recherche scientifique russe sur Dostoïevski.[1]

Le récit commence en Suisse, où le prince va se faire soigner - il souffre du même mal que Dostoïevski, l'épilepsie (Dostoïevski VIII, 6). Il se termine également dans ce pays, au moment où il sombre définitivement dans la folie au chevet de Nastasia Filippovna, assassinée par Rogojine, et qu'on le ramène dans la clinique du Dr Schneider, son vieux médecin (Dostoïevski VIII, 507-508).

Dès son arrivée en Suisse, à Bâle, le prince est tiré de son humeur dépressive par la vue d'un âne. Il dira par la suite à la générale Epantchine et à ses trois filles, Alexandra, Adélaïde et Aglaé : « Grâce à cet âne, je me mis d'un coup à aimer toute la Suisse, ce qui fit disparaître la tristesse que j'avais éprouvée auparavant. » À partir de ce jour, il ressent une « sympathie » à l'égard de ces bêtes. Les trois jeunes filles se mettent à rire lorsque le prince leur parle de l'âne. Adélaïde dit qu'elle en a vu un, Aglaé ajoute : « Et moi, j'en ai même entendu un. » Et quand il déclare que « l'âne est un homme bon et utile » (!), la générale Epantchine ne sait que dire, sinon lui demander s'il est « bon » (Dostoïevski VIII, 48-49).

Le prince de la paix

L'association entre l'âne et le prince Mychkine, *l'idiot*, revient à plusieurs reprises dans le texte du roman. De fait, il existe réellement un rapport entre l'âne et le prince - le même qu'entre l'âne et le Christ dans les évangiles. L'arrivée du prince à Bâle est mise en parallèle avec l'entrée du Prince de la paix à Jérusalem (Mt 21,1-11). De même, la tristesse du prince au cours de son voyage correspond à l'affliction de Jésus au sujet de Jérusalem (Lc 19,41-44), un rapprochement d'autant plus clair que Dostoïevski se désolait du fait que, selon lui, l'Europe ne savait pas discerner ce qui importe pour obtenir le salut (Dostoïevski VIII, 79 ; XXIII, 34).[4]

Le prince entre en conflit avec le curé et l'instituteur du village valaisan où il séjourne, parce que les enfants se sont attachés à lui (Dostoïevski VIII, 57-61), comme Jésus est en butte à Jérusalem à l'hostilité des prêtres et des docteurs de la Loi en raison de sa proximité avec les « petits » (Mt 21,15-16). De même le souci du prince pour Marie, violée et malade (Dostoïevski VIII, 58-63), est comparable à la proximité de Jésus avec Marie de Magdala (ou les autres

Lettres

La Suisse, symbole de Jérusalem
« L'Idiot » de Dostoïevski

Marie, cf. Jn 12,3 ; 19,25 ; 20,11-18). Comme Jérusalem dans les évangiles, la Suisse, dans le roman, est le lieu où le « Prince de la paix » veut apporter l'amour et la paix, ce qui est précisément la raison pour laquelle il entre en conflit avec les détenteurs du pouvoir.

La suprématie de la mort

La Suisse est aussi liée au thème de la mort. À Bâle, le prince voit le tableau de Hans Holbein le Jeune représentant le Christ mort. Devant une copie de cette œuvre qui se trouve chez Rogojine, il s'écrie : « Ce tableau peut faire perdre la foi à n'importe qui » (Dostoïevski VIII, 182). Cette même œuvre amène le jeune Hippolyte mourant à méditer sur le pouvoir de la mort (Dostoïevski VIII, 339).

Ce pouvoir se manifeste dans le fait que le prince ne parvient pas à sauver Marie (ni plus tard Nastasia Filippovna : Dostoïevski VIII, 138), qui ne le croit pas lorsqu'il lui dit qu'elle est innocente de son déshonneur, et qui finit par mourir, victime de la pauvreté de sa famille, de la violence sexuelle du voyageur de commerce qui l'abuse puis la rejette, et de la bigoterie de son entourage (Dostoïevski VIII, 58-63).

Le récit que fait le prince de son voyage à Lyon en compagnie du Dr Schneider, au cours duquel tous deux sont témoins d'une exécution capitale, renvoie aussi à ce lien entre la Suisse et la mort (de Jésus). Le fait que cette exécution a lieu à Lyon n'empêche pas le rapprochement avec la Suisse. Jésus ne quitte-t-il pas lui aussi Jérusalem pour être exécuté hors les murs ?

Cette scène est en rapport avec la mort du Christ dans la mesure où le prince se concentre totalement sur le crucifix tendu au condamné (Dostoïevski VIII, 21). Les tourments du supplicié lui inspirent cette remarque : « Le Christ a aussi parlé de ce

Plaque commémorant le séjour de Dostoïevski à Vevey, posée en 1968
© Musée historique de Vevey

tourment et de cette horreur », sans doute une allusion aux paroles de Jésus : « Maintenant mon âme est troublée » (Jn 12,27) ou « Mon âme est triste à en mourir » (Mc 14,34). En 1849, debout sur l'échafaud avant un simulacre d'exécution, Dostoïevski déclara à ses compagnons d'infortune : « Nous serons avec le Christ. »[5]

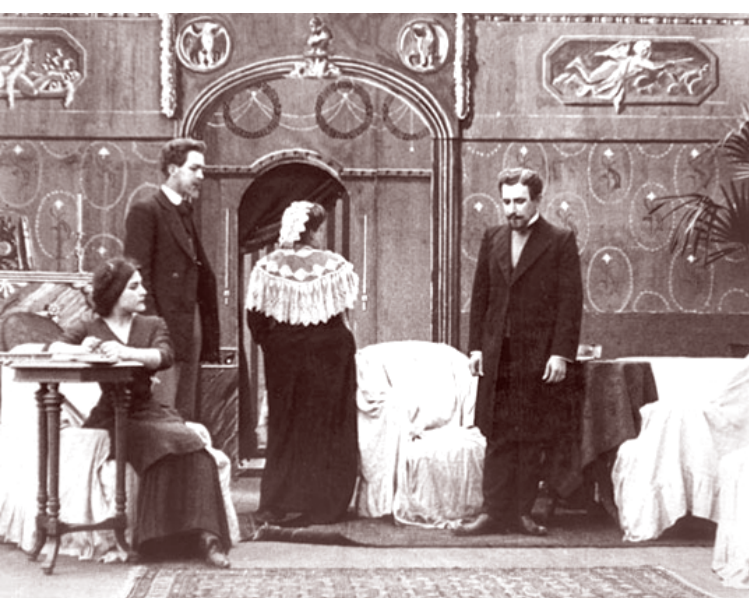
Pour le prince, ce ne sont donc pas seulement le dimanche des Rameaux et les premiers jours de la Semaine sainte qui sont en rapport avec la Suisse - où il a tenté d'apporter l'amour et la bonté en sa qualité de « Prince de la paix » -, mais aussi le Vendredi saint, qui marque l'échec de cette tentative et la suprématie de la mort.

Une communauté

À la question de savoir s'il y a encore quelque chose après la mort, la fin du roman donne cette réponse : en Suisse, trois femmes et deux hommes entourent le prince qui a sombré dans la folie (Dostoïevski VIII, 509), comme trois femmes (Mc 15,40) et deux hommes sont réunis autour du corps de Jésus (Jn 19,38-39).[6] La scène se déroule en Valais, et l'on note que sur les icônes de la mise au tombeau, l'arrière-plan représente souvent des montagnes.[7] Même s'il ne s'agit pas encore d'une résurrection, il y a là une communauté endeuillée qui évoque un au-delà du « Christ mort ».[8]

Ainsi la Suisse est le lieu où se reproduisent symboliquement l'entrée de Jésus à Jérusalem et sa proclamation de la Bonne Nouvelle, où l'échec de cette proclamation s'exprime dans sa condamnation à mort et où se reproduit au soir du Vendredi saint son ensevelissement par une communauté qui l'aime. Sera-t-elle aussi, comme Jérusalem, un lieu de résurrection ? La question reste ouverte. ■

(traduction Claire Chimelli)



Première adaptation cinématographique de *L'Idiot* par le Russe Pyotr Chardynin, 1910

1 The reported study was funded by RFBR (Russian Fund for Basic Research) according to the research project n° 18-012-90020/18.

2 **Fjodor Dostojewski**, *Œuvres complètes* en 30 volumes, Leningrad, Nauka 1972-1990. Les renvois à cette édition dans cet article sont indiqués comme suit dans le texte : Dostoïevski, n° du volume, n° de page.

3 Cf. notamment **Romano Guardini**, *L'univers religieux de Dostoïevski* (trad. française), Paris, Seuil 1947 (édition originale allemande, 1932).

4 **Nadezhda Mikhnovets**, *Tema Rossiia-Evropa i problema chelokeka v tvorchestve F. M. Dostoevskogo nachala 1860 gg.* [Le thème Russie-Europe dans les œuvres de F. Dostoïevski du début des années 1860], in : *Pechat' i slovo Sankt-Peterburga. Peterburgskie Chtenia 2016*, Saint-Pétersbourg 2017, pp. 94-95.

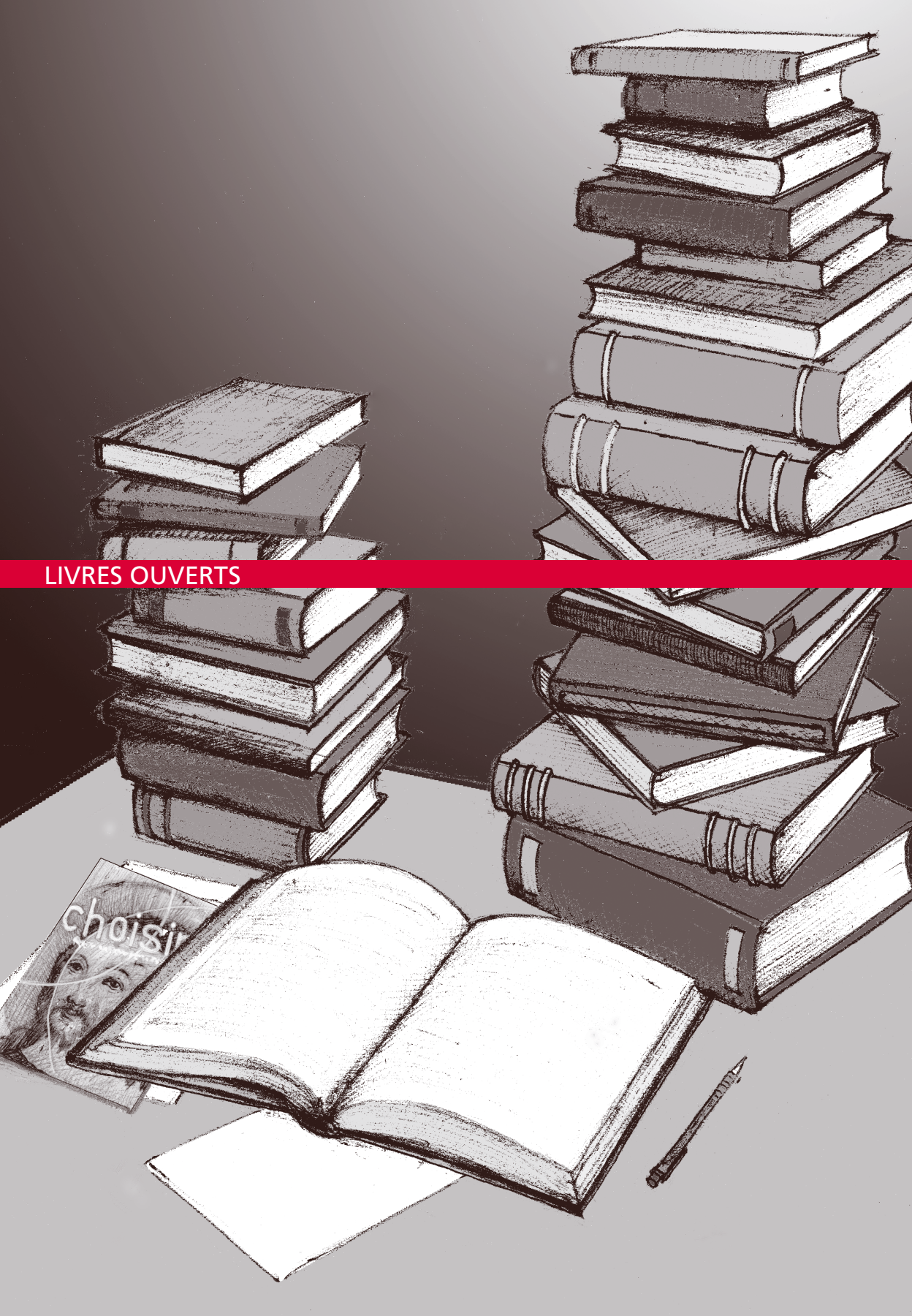
5 **Elena Novikova**, *« Nous serons avec le Christ ». Roman F.M. Dostoevskogo « Idiot »*, Tomsk 2016, p. 12.

6 **Tatiana Kaskatkina**, *O tvoryashei prirode slov. Ontologichnost' slova v tvorchestve F. M. Dostoevskogo kak osnova realizma v vysshem smysle* [Sur la nature créatrice des mots. La nature ontologique de la parole dans l'œuvre de F.M. Dostoïevski en tant que fondement d'un réalisme supérieur] Moscou 2004, p. 262.

7 *Ibid.* p. 263

8 *Ibid.*

LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

ENVIRONNEMENT

Christine Kristof-Lardet
Sur la Terre comme au Ciel
Lieux spirituels engagés en écologie
Genève, Labor et Fides 2019, 284 p.

« La transition nous appelle à passer à une vision holistique du monde, où physique et métaphysique, engagement et spiritualité dansent ensemble comme les deux faces de la même médaille. Transition extérieure et transition intérieure vont de pair. » *(Satish Kumar)*

Cela résume toute la démarche de ce livre. L'auteure, journaliste spécialiste des questions écologiques et rédactrice en chef de la revue *Présence*, cofondatrice du Réseau des écosites sacrés et de l'association AnimaTerra, nous entraîne dans trente-six communautés de diverses traditions spirituelles qui s'engagent sur le chemin écologique.

La dimension spirituelle des lieux est le fondement de l'engagement écologique et non l'inverse. Partages, découvertes, témoignages vécus… on se laisse surprendre par la dynamique de ces laboratoires où s'exprime en miniature et de manière concentrée tout ce que notre humanité traverse à une grande échelle. En France, en Italie, en Suisse, en Écosse et en Inde, voici quelques exemples de lieux plus connus, religieux ou laïcs : le village des Pruniers, Findhorn, Karma Ling, la Gendronière, Solan, La Pierre-qui-vire, la Bénissons-Dieu, l'îlot des Combes, Solan, les Bishnoïs et les Brahma Kumari. Leurs buts : chercher des solutions au niveau de l'énergie, de l'alimentation, des transports, du bâtiment, qui soient à la fois écologiques et économiques ; baisser son empreinte écologique, jardiner en permaculture…

Tout cela demande de nécessaires changements de conscience et de mode de vie. Inspirés et encouragés par Pierre Rabhi, le Dalaï Lama ou le pape François avec sa dernière encyclique *Laudato si'*, ces îlots de biodiversité naturelle vivent dans une « sobriété rude et heureuse », nous dit l'auteure. Le travail de la terre, la proximité avec la nature mènent à une dimension spirituelle ou de réconciliation avec Dieu et le cosmos. Inversement, « la quête de sens ou la pratique religieuse conduit à s'interroger sur la nature des liens qui unissent ces deux dimensions ».

Livres ouverts

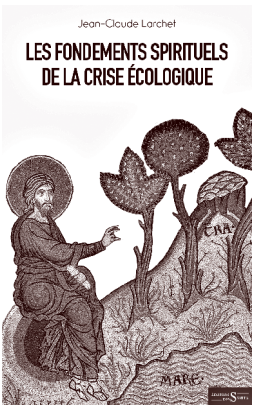
Ce maillage est solidaire. Les îlots échangent leurs expériences, s'ouvrent à leur entourage immédiat et sont des lieux d'accueil et souvent de formation. Spiritualité, relation à la nature et service au monde sont les trois composantes essentielles de durabilité : une dynamique en mouvement, dans une grande richesse spirituelle et une grande diversité.

Aucune communauté n'est parfaite. Elles affrontent toutes avec courage et lucidité des difficultés et même de la résistance en leur sein. Une grande écoute et une grande porosité au monde poussent à la conversion, au plan individuel et collectif.

Les grands axes d'une communauté écospirituelle sont une vie spirituelle, une communauté et un mode de vie basés sur la sobriété, la simplicité, le partage, l'autosuffisance, le travail manuel… Je résumerais toutes ces démarches comme « du levain dans la pâte humaine » pour ouvrir des perspectives pertinentes à l'heure du changement climatique. Pour leurs innovations et leur créativité, on ne peut que s'émerveiller et les soutenir.

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean-Claude Larchet
Les fondements spirituels de la crise écologique
Genève, Syrtes 2018, 134 p.



L'auteur part du constat de la dégradation écologique alarmante et de l'échec des mises en œuvre des mesures. Il situe le début de cette crise à la Renaissance, avec la séparation de l'homme et de la nature. C'est un changement de paradigme, la nature devenant objet de connaissance abstraite.

Avec l'utilisation des mathématiques, les éléments qualitatifs de la nature sont alors exclus, la dimension symbolique est rejetée. Avec Descartes, le dualisme âme-corps revient (le corps appartient à la nature). L'homme se fait moins solidaire de la nature, moins concerné par son sort. Et Dieu n'est plus celui qui se révèle, il devient l'Être suprême, abstrait et impersonnel. Pascal reprochera à Descartes de vouloir se passer de Dieu, et Rousseau exaltera la nature comme absolument bonne.

Comment restaurer les relations de l'homme avec la nature ? Limiter engrais et pesticides, protéger les ressources naturelles et les espèces végétales, développer les énergies renouvelables, tout cela est indispensable. Toutefois, pour l'auteur,

la crise écologique a sa source dans la perte des valeurs et des comportements spirituels qui fondaient le rapport de l'homme et de la nature. Une véritable et durable solution ne se trouve que dans un retour à ces valeurs et comportements.

Jean-Claude Larchet prône la décroissance - le renoncement à l'idée d'un progrès et d'une croissance indéfinis - qui remet en cause le mode de vie de la majorité dans les pays riches. Il appelle chacun à une ascèse - la vie chrétienne bien menée implique une part de sacrifice - et souligne l'importance du combat contre l'égoïsme et celle du jeûne comme apprentissage de la sobriété. La crise écologique actuelle nous fait prendre conscience de la relation étroite entre l'amour de la nature et celui du prochain. Il faut, dit-il, retrouver la capacité de contempler la nature et d'y saisir la présence de Dieu. En un mot : aimer la création et retrouver une attitude eucharistique dans notre relation avec les créatures.

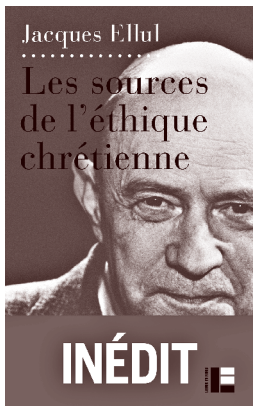
L'auteur nous présente une synthèse brève, exigeante et stimulante, qui s'appuie sur les Pères comme Clément d'Alexandrie et sur les deux derniers patriarches orthodoxes Dimitrios Ier et surtout Bartholomée. La transformation souhaitable du monde commence en chacun de nous, sur la puissance de notre subjectivité. Le salut d'une multitude a des répercussions pour la communauté des hommes et pour la nature dans laquelle ils vivent.

Il conclut son ouvrage avec le témoignage des icônes, qui nous font voir symboliquement un monde transfiguré : l'harmonie retrouvée entre l'homme et la nature, celle de tous les êtres entre eux grâce à la médiation de l'homme porteur de la grâce.

Jean-Daniel Farine

ÉTHIQUE

Jacques Ellul
Les sources de l'éthique chrétienne
Genève, Labor et Fides 2018, 320 p.



Le grand penseur protestant, spécialiste des institutions juridiques, des rapports aliénants à la technique et de la théologie de la liberté, avait laissé après sa mort un manuscrit tapé à la machine, redécouvert par hasard tout récemment. Dans la suite de ses ouvrages sur l'éthique de la liberté, le texte publié ici met au jour les sources scripturaires de l'éthique chrétienne.

Il prend le contrepied du virage inauguré au XVIIe siècle par le juriste Hugo de Groot (dit Grotius) pour qui le bien existe comme principe de l'éthique, indépendamment de Dieu (*etiamsi daremus non esse Deus*, écrit Grotius, « même si nous osions prétendre que Dieu n'existe pas »). Autant dire que pour Grotius et, à sa suite, pour la modernité, Dieu se soumet au bien. En revanche, pour Jacques Ellul, c'est ce que Dieu veut qui est le bien ; et ce que Dieu veut se découvre dans les Écritures.

Ellul ne distingue que très rarement morale et éthique, mais quand il le fait, c'est avec pertinence : la morale désigne les règles générales, écrites

Livres ouverts

ou non, de la vie en société, l'éthique les principes de discernement personnel que la foi découvre dans les Écritures. Discernement personnel, en effet, puisque la Bible questionne plus qu'elle ne fournit de réponses. De cette position personnaliste à la manière de Kierkegaard, Ellul tire une conséquence logique : il n'existe pas d'éthique sociale propre au christianisme.

L'ouvrage est dense et nourrira la réflexion de tous ceux pour qui la culture biblique n'est pas superficielle.

Étienne Perrot sj

Véronique Margron, avec Jérôme Cordelier
Un moment de vérité
Paris, Albin Michel 2019, 192 p.

Véronique Margron, dominicaine, présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France, est spécialiste des questions éthiques. Elle s'est décidée à écrire, non pas pour enfoncer le glaive plus avant dans l'Église à la suite des affaires d'abus sexuels, mais pour réfléchir, mettre des mots et essayer de trouver des voies afin de sortir de ce désastre.

Elle propose douze travaux à l'Église, à l'image des douze travaux d'Hercule. Mais contrairement à Hercule qui les a affrontés les uns après les autres, l'Église doit les porter tous ensemble, comme autant de fronts concomitants d'un même combat.

Il y a ceux déjà demandés par le pape François et de nombreux évêques : « Mettre les victimes au centre », « Désacraliser la figure du prêtre », « Faire la vérité pour retrouver la confiance » ou encore « Mettre en acte la tolérance zéro ». D'autres émanent de réflexions plus personnelles comme celui de « Donner tout son sens au sacerdoce commun des baptisés ». Autre chantier, « Promouvoir la place des femmes ». L'Église a du travail afin que la place des femmes soit un véritable lieu et de réciprocité et d'altérité ! Il faudrait aussi « Renforcer le dialogue avec la société », soit coopérer aux efforts de justice et de fraternité de notre société, car la vraie déchristianisation n'est pas tant une chute de la pratique que la référence à une nouvelle anthropologie sur le désir individuel.

La dominicaine redit avec force qu'en dépit des récits affligeants des victimes qui se sont confiées à elle, son itinéraire personnel la soutient. Elle n'a jamais attendu de notre Église qu'elle soit parfaite ! « Malgré ce qui se passe dans l'Église, malgré la tempête qui souffle et la fait tanguer, je reste dans la barque, car là est ma vie et c'est avec elle que je peux continuer et dire le Dieu que j'aime. »

Monique Desthieux

ESSAIS

Robert Sirico
Catholique et libéral
Les raisons morales d'une économie libre
Salvator 2018, 284 p.

Un gauchiste américain, fils d'immigré italien, se convertit, entre au séminaire et s'indigne de l'ostracisme des prêtres catholiques envers les entrepreneurs qui réussissent. Du coup, il devient libéral, moins au sens américain qui désigne une position de centre-gauche, qu'au sens habituel qui défend le rôle du marché dans les affaires économiques. « Avec le marché, tout le monde gagne. »

Cohérent, il reconnaît les dérives du marché, mais en cherche la solution moins dans une intervention de l'État-Providence que dans un souci scrupuleux de la concurrence et de la libre initiative économique. Du coup, le précepte évangélique de faire pour les pauvres ce que l'on doit faire pour le Christ se traduit dans la posture qui favorise l'initiative économique des laissés-pour-compte.

L'intérêt de cet ouvrage ne se cache pas dans sa position idéologique, mais dans la dénonciation d'une dérive interne des œuvres caritatives : se comporter, sous la pression de l'administration publique ou par souci quasi exclusif d'efficacité, comme une bureaucratie, et ne voir dans la sollicitude que l'on doit aux personnes singulières qu'un paternalisme, voire une gabegie aux effets aléatoires. Dans cette aide sociale politiquement programmée, Robert Sirico voit avec raison le risque de faire entrer les besoins singuliers des nécessiteux dans le lit de Procuste des catégories administratives.

Étienne Perrot sj

SPIRITUALITÉ

André Wénin
Dix paroles pour la vie
Bière, Cabédita 2018, 96 p.

Dans son introduction, l'auteur revoit son enfance et la façon dont la religion était enseignée à cette époque (il y a plus d'un demi-siècle). Avant de rebâtir un monde que les dix commandements avaient soutenu et qui s'était écroulé, il lui a fallu déblayer, faire une place nette, patiemment. La lecture de la Bible est devenue pour lui un métier. Il a compris que la ritournelle de son enfance n'avait rien de commun avec le texte. Un texte reçu par de multiples générations aux yeux desquelles il représentait une authentique parole de Dieu. Il creusa,

Livres ouverts

sède, car la convoitise conduit au meurtre, nous dit l'auteur; elle est la mère de toutes les transgressions, de tous les interdits. Un livre superbe !

Marie-Luce Dayer

Yves Oltramare
« Tu seras rencontreur d'Hommes »
Labor et Fides 2019, 260 p.

Au soir d'une vie vécue sous le signe de la réussite familiale, professionnelle et mondaine, mieux qu'un examen de conscience, Yves Oltramare se livre à un vaste exercice de discernement.

Banquier et gestionnaire de fortune, membre du Comité d'investissement des Fonds de pension de l'OIT (Organisation internationale du travail), de l'ONU et de l'UIP (Union Interparlementaire), président de la Fondation Louis Jantet de médecine, fondateur de la chaire « Religion et politique dans le monde contemporain » à l'IHEID, l'auteur jette un regard d'ensemble sur son parcours « pour m'éclairer moi-même et le partager avec ceux qu'il pourrait aider ».

Si, au temps de sa jeunesse, il avait cru programmer sa vie, les choses se sont passées tout autrement. Hanté

creusa. Sciences humaines et psychanalyse s'en sont mêlées et lui ont permis d'entrer dans des trésors cachés, comme dans un dialogue où ce que dit l'autre éclaire notre pensée. Ce livre passionnant est le résultat de ce dialogue.

Du décalogue, nous passons à l'exode; de l'esclavage en Égypte à la libération, cette naissance d'un peuple après le passage de la mer Rouge. Dans le chapitre suivant, l'auteur se penche sur un précepte qui semble avoir perdu toute pertinence aujourd'hui: l'interdit de l'idolâtrie. Dans la Bible juive, elle est fondamentale. Dès le début, le serpent au jardin représente le dieu de la convoitise ... donc une idole. Celui qui l'écoute devient esclave de lui-même. Ce n'est pas Dieu qui tente, c'est la propre convoitise de chacun.

Le chapitre suivant est consacré au Nom, au sabbat, au père et à la mère. Le sabbat est analysé dans ses différentes versions du précepte, comme repas du Créateur le 7e jour. Le Nom (YHWH) est un vocable désignant quelqu'un, à ne pas utiliser pour rien ! Père et mère enfin sont à honorer: en hébreu, obéir signifie donner du poids à ce qui vient à travers eux. L'auteur parle de Jacob, de Rachel, de Joseph et analyse leur vie et celles de leurs parents.

Le dernier chapitre aborde « le prochain ». Là encore, il s'agit de ne pas convoiter ce qu'il est ou ce qu'il pos-

par la quête de lui-même, refusant de se croire totalement déterminé, sans pour autant adhérer à la notion de libre-arbitre, il tente de dégager la trame de sa longue vie.

Une constatation s'impose à lui: l'importance du rôle qu'ont joué dans son évolution les rencontres fortuites, depuis les foules en colère de l'entre-deux guerres au temps de son enfance, en passant par la psychose qui a conduit aux krachs boursiers et la montée des idéologies totalitaires fascistes et communistes, jusqu'au monde international dans lequel il est actif. Des personnalités exceptionnelles et amies ont balisé son chemin: des scientifiques de haut niveau, des philosophes, des mécènes éclairés, des témoins des grands mouvements spirituels. Autant d'occasions de clarifier les questions majeures qui l'occupent, celles des origines et du sens de sa vie, le problème du mal et de la souffrance, le mystère de Dieu.

Protestant calviniste très attaché à son Église, il est ouvert au grand courant spirituel qui, mieux que les Églises, conservatrices par tradition et prisonnières de leur orthodoxie, peut lui révéler sa vraie identité. La découverte de Nietzsche marque une étape majeure dans son itinéraire, et la spiritualité d'Ignace de Loyola, en particulier la pratique des *Exercices spirituels*, lui offre les outils nécessaires à la pratique du discernement. Les retraites ignatiennes, les entretiens avec des amis jésuites ou pasteurs, la lecture de Teilhard de Chardin, le recours habituel à la Bible, les communautés de Taizé et de Grandchamp sont autant de relais qui lui permettent d'affiner sa recherche, jusqu'à cette affirmation en guise de conclusion: « Pour moi, le sens de la Vie, c'est le Christ qui me révèle le Tout-Autre. » Il comprend que connaissance scientifique et spiritualité s'ajustent au point d'être les deux faces d'une même réalité.

Dans le style touchant de sincérité et de liberté d'une confidence, ce livre offre un beau témoignage: la vie profane et la recherche spirituelle ne font qu'un et s'alimentent mutuellement.

Pierre Emonet sj

ÉGLISE

François-Xavier Amherdt, François Gachoud, Claude Ducarroz, Maxime Morand, Michel Salamolard, Jean-Cyprien Pitteloud
Prêtres… Et Demain ?
Six récits de vie, de grâce et de liberté, suivis d'un appel pour un libre choix du célibat
St-Maurice, Saint-Augustin 2019, 328 p.

Six prêtres de Suisse romande racontent leur vie en toute sincérité. Leur enfance, les influences familiales, leur éducation, la naissance de leur vocation au sacerdoce, les ministères exercés avec enthousiasme, tout est dit avec beaucoup de simplicité et d'ouverture. Six tempéraments divers, six histoires différentes d'une même passion. Chacun évoque l'essentiel de son parcours, ses loisirs, ses lectures, ses

Livres ouverts

amitiés. L'âge avançant, ils se situent aussi face à leur mort.

Engagés dans l'enseignement supérieur, dans la pastorale directe, l'écriture ou les responsabilités ecclésiales, ces six hommes sont heureux d'avoir consacré leur vie au service du Christ et de l'Évangile. Sincères, ils ne cachent pas les fragilités dont ils ont pris acte en cours de route. Loin de les enfermer dans des impasses, elles sont devenues des sources de créativité et de fidélité.

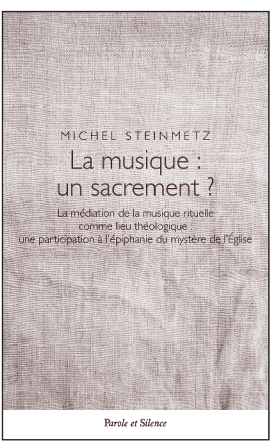
Pour des hommes voués à un célibat plus imposé que choisi, l'intégration de la sexualité ne va pas de soi. Si l'amour du Christ, le don de soi, la passion pour l'Évangile, le service et le respect de la communauté peuvent aider à le sublimer, la psychologie et la psychanalyse apportent de nécessaires clarifications. Certains en parlent avec une ouverture et un équilibre rarement entendus sur ce sujet. Cette vaste révision de vie illustre l'enseignement du pape François sur l'urgence d'adapter le ministère sacerdotal aux besoins du temps et de combattre l'esprit clérical, cette peste de l'Église.

Si trois d'entre eux exercent encore leur sacerdoce, trois autres ont dû y renoncer malgré eux pour avoir compris que leur bon chemin passait par la voie du mariage. Interdits de ministère, ils n'ont pas pour autant cessé d'être saisis par l'amour du Christ et le service de l'Évangile. Sans rien renier de leurs choix, fidèles au sacrement reçu, ils restent profondément attachés à leur vocation sacerdotale. Si rupture il y a, elle se situe à l'extérieur, au niveau de l'institution qui, au nom d'une tradition « ni de toujours ni pour toujours », occulte le don de Dieu, le sacrement, et se prive du service sacerdotal au moment où elle en éprouve le plus urgent besoin.

L'ouvrage se termine par un remarquable appel en faveur du libre choix du célibat pour tous les candidats à la prêtrise dans l'Église catholique latine. Les arguments bibliques, théologiques, spirituels et anthropologiques évoqués sont convaincants. La seule lecture de cet « Appel » justifie l'ouvrage, pourtant si riche d'expériences humaines.

Pierre Emonet sj

Michel Steinmetz
La musique : un sacrement ?
Les Plans-sur-Bex, Parole et Silence
2018, 222 p.



L'auteur, directeur du service diocésain de pastorale liturgique et sacramentelle de musique sacrée et d'art sacré, cherche à repenser la place du chant et de la musique dans la liturgie chrétienne. De lecture pas toujours aisée, cet essai offre une vue

d'ensemble sur la question de la musique dans le christianisme.

Le concile Vatican II donne à la tradition musicale de l'Église universelle une « fonction ministérielle », assurant que « le chant sacré a été exalté tant par la Sainte Écriture que par les Pères et par les pontifes romains (…) à la suite de Pie X ». La période patristique, en effet, a été déterminante, révélatrice d'une Église mettant en place nos institutions liturgiques tout en gardant une grande proximité avec la Parole de Dieu.

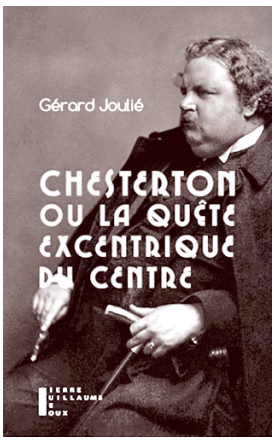
Pour les Pères de l'Église, il convient de se détacher de la musique instrumentale pour se démarquer du monde païen. Les Pères voient par contre dans le chant un vecteur puissant d'harmonie, d'unité et d'ordre. Il est aussi le support d'un texte et permet d'en augmenter l'intelligibilité, donc de parfaire sa réception et son inscription dans la mémoire. Le chant chrétien naît du souffle de l'Esprit et en procède pour crier avec Jésus vers le Père. Le croyant ne peut dire l'Ineffable, il le chante, lui offre son action de grâce, son chant. C'est ainsi que se produit la transformation, le salut et la sanctification de ceux qui chantent et de leur auditoire.

Avec Pie X, la musique sacrée devient participante à l'œuvre de la liturgie, ce que confirme et amplifie ensuite l'enseignement des papes Pie XI et Pie XII, puis le concile Vatican II. La musique sacrée, par son fonctionnement symbolique, donne à entendre l'Indicible sans que jamais il ne puisse être saisi ; elle constitue en outre les croyants en peuple ecclésial, un peuple en marche avec le Seigneur et vers Lui.

Monique Desthieux

LITTÉRATURE

Gérard Joulié
Chesterton
ou la quête excentrique du centre
Pierre-Guillaume de Roux, Paris
2018, 156 p.



Qui n'a pas lu *La sphère et la Croix* ou la série des nouvelles sur *Le Père Brown* de Gilbert Keith Chesterton (1876-1936) sans le désir d'en savoir un peu plus sur cet énorme et fabuleux auteur, dont la sagesse, l'humour et la fantaisie enchantent ? Fin connaisseur et habile traducteur de la littérature anglaise, Gérard Joulié nous invite à le suivre dans la longue méditation que lui suggèrent la vie et l'œuvre de Chesterton.

Un fait massif et définitif retient son attention et lui sert de point d'observation : la conversion de Chesterton au catholicisme romain. L'auteur la voit comme un acte de rébellion dont la force insurrectionnelle le séduit. Chesterton l'insurgé devient dès lors le catalyseur qui lui permet de philosopher sur Dieu, le monde, l'Église et l'histoire. C'est surtout sa propre réflexion que Gérard Joulié nous livre.

Livres ouverts

Parce que les choses n'existent que dans leur mutuelle opposition, et qu'il s'agit d'en découdre, le vocabulaire guerrier est de mise. Les mots *bataille*, *croisade*, *lutte*, *épée*, *soldat*, *chevalier* coulent de sa plume avec une générosité jamais démentie. Jusque dans le ciel, où Dieu est qualifié de « premier insurgé », en guerre avec l'Adversaire dont la présence « luciférienne » resurgit avec insistance au détour de bien des pages. Rien de paisible dans cette méditation mais une militance justifiée par la condamnation sans nuance du monde moderne, confondu avec ses erreurs. La pire des époques puisque les religions ne se font plus la guerre ! Tout était tellement mieux avant, au Moyen-Âge surtout, cet âge d'or du catholicisme ! En dépit de quelques piques contre les Droits de l'Homme, il lui faut bien excuser Chesterton de son parti pris en faveur de la démocratie et de la république. Sa rébellion n'en reste pas moins exemplaire dans la mesure où elle remet l'église au milieu du village.

Dans la foulée, sous la conduite de son héros, l'auteur nous convie à une agréable promenade en compagnie de quelques écrivains anglais qui se sont convertis : Wilde, qui a droit à la part du lion, Graham Green, Waugh, d'autres encore qui font l'objet de réflexions originales, même si par moments on s'y perd un peu, hésitant entre l'auteur ou son personnage. Dans cette société anglaise, les dandys esthètes, diplômés de Cambridge et d'Oxford, plus ou moins homosexuels, semblent tenir une place non négligeable pour l'auteur, qui les épingle avec une assiduité non dépourvue de sympathie.

L'ouvrage est écrit d'un trait, sans chapitres ni sections, dans une langue agréable, farcie d'images originales et inattendues. Au gré de cette méditation, les concepts s'enchaînent les uns aux autres, les idées se succèdent en vertu de leur parenté, les personnages s'interpellent. Tout se passe comme dans un échange de salon à bâtons-rompus.

Pierre Emonet sj

ÉCONOMIE

Jean-Marie Brandt, Daniel Canova, Jean-Philippe Chenaux
C'est l'emploi qu'on assassine
Contre la finance-casino, pour une économie au service de l'homme
St-Maurice, Saint-Augustin 2019, 326 p.

Trois économistes confrontent ici la Doctrine sociale de l'Église avec les données économiques, notamment américaines et helvétiques. La pertinence de la tradition chrétienne récente est bien mise en valeur (primat de la dignité du travailleur, justice sociale, bien commun, subsidiarité solidaire, soutien des plus faibles, destination universelle des biens). Une heureuse insistance souligne les problèmes sociaux posés par le déni d'information systémique. Ici, pas de grandes théories, j'allais dire, juste des chiffres et des lettres ; chiffres bien choisis, lettres bien exposées. C'est clair.

Étienne Perrot sj

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

« L'arbre n'est point semence, puis tige, puis tronc flexible,
puis bois mort. Il ne faut point le diviser pour le connaître.
L'arbre, c'est cette puissance qui lentement épouse le ciel.
Ainsi de toi, mon petit d'homme.
Dieu te fait naître, te fait grandir, te remplit successivement
de désirs, de regrets, de joies et de souffrances,
de colères et de pardons, puis il te rentre en Lui.
Cependant, tu n'es ni cet écolier, ni cet époux, ni cet enfant,
ni ce vieillard. Tu es celui qui s'accomplit.
Et si tu sais te découvrir branche balancée,
bien accrochée à l'olivier,
tu goûteras dans tes mouvements l'éternité. »

Antoine de Saint-Exupéry